

LES-AMIS-DE-LA POLOGNE

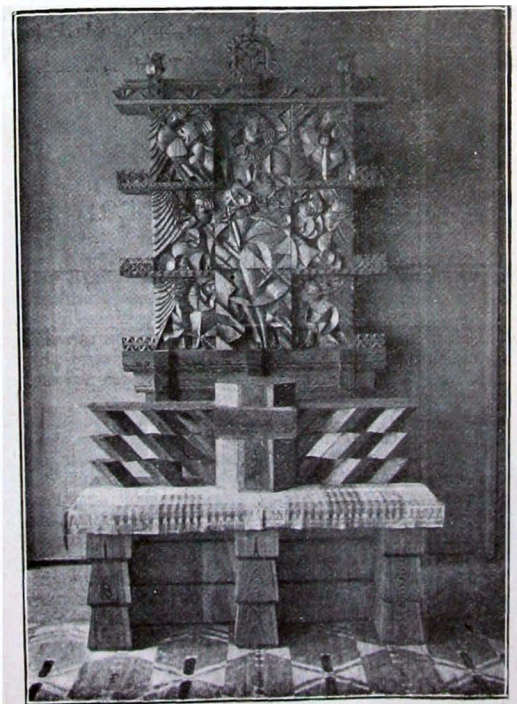
REVUE
MENSUELLE
RÉDACTEUR EN CHEF :
Rosa BAILLY

REDACTION et ADMINISTRATION :
16, Rue Abbé de l'Épée — PARIS (v°)
Comptes de chèques Postaux : Paris 880-96
Téléphone : ODÉON : 62-10

Adhérents français :
10 fr. par an.
Abonnés étrangers :
20 fr. par an.

SOMMAIRE

Le Monument aux Volontaires polonais. — Somo-Sierra. — « Mes premiers combats » (fin) : ROSA-BAILLY. — *Lublin* : J. S. CLÉMENT. — *Les Vétérans de 1863.* — *L'Art Polonais.* — *Plaines de Podolie* (fin) : ROSA-BAILLY. — *Une Polonaise sur « le Toit du Monde ».* — Ferdinand Goetel : S. DEBICKI. — « Kar-Chat » : F. GOETEL. — « Kali-Kant » (fin) : B. EUSTACHIEWICZ. — *L'Action des Amis de la Pologne.*



AUTEL EN BOIS SCULPTÉ, PAR SZCZEPKOWSKI.

Le Monument aux Volontaires Polonais

Total des 6 premières listes	13,874 75
Par Mlle Tréglos (Orléans) : Mesdames Hurault, Bezançon, Menin, Clauzel, Payan, Berthelot, Constantin, Castagnes, Barbier, Brémard, Chevreau, Gault ; MM. Béraud, Morin, Pochon, Ruscassie, Jauchaux, Bonneaud, Duveau, Bouguereau, Fouilloux, Pierre, Cathelineau, Hureau, Landrouin, Loyer, Barbier, Plasson, Julien, Robin, Gonnet; directrices, directeurs et professeurs de l'Enseignement public et privé, chacun 5 fr.; plus, M. Gatou, 10 fr., Mlle Verbecq 10 fr., Mlle Canivet 10 fr., M. Bizeau 6 fr., Mlle Carteron 4 fr., total	195
Par Mlle Tréglos : M. Etienne Nicol (Rennes)	10
M. Hurey (Juvisy)	10 85
Mme Szukalski (Issoudun)	10
Abbé Prévost (Haubourdin)	10
M. Pierre Duméril	15
Capitaine Fourrier (Gorée)	40
Etablissements Schneider (Le Creusot)	500
Mme Maréchal (Condé)	10
Mlle Proebster (Strasbourg)	10

M. Gounelle	10
Mme Giojuzza	20
M. et Mme René Poirier (Chartres)	100
Par M. Moisan : Dr Turlais, 10 fr.; M. Lagaye, 2 fr.; M. Grellard, 20 fr.; chanoine Urseau, 10 fr.; M. Hûe, 20 fr.; M. Lirgé, 25 fr.; Dr Bocquel, 20 fr.; M. et Mme Axelrad, 20 fr.; M. Jozeau-Mari-gné, 5 fr.; Provost, 5 fr.; M. Cazenave, 5 fr.; Mlle Duffay, 5 fr.; M. Mesnet, 5 fr.; Mme Maisonneuve, 5 fr.; Mlle Barbançon, 5 fr., total	162
Comte de Hauke (Cannes)	300
Mlle Slaweska (Tours)	6 50
Mme Bianchi-Clet (Alger)	5
M. Daniel Lataste (Cavaillon)	15
Colonel Briot (Bourges)	20
Mme Bague-Spalikowska	15
M. Szumlanski (Granat)	7
Mme Juliette Perdon	50
M. Andraud	50
Les Amis de la Pologne à Chartres	700
Total	16.146 10

Somo-Sierra

En 1808, Napoléon envoya ses armées au cœur même de l'Espagne pour occuper Madrid. Il s'installa en personne au pied des hautes montagnes qui dominent la capitale et il décida de franchir les défilés étroits et escarpés de Somo-Sierra. Mais la position paraissait imprenable. C'était une route sinieuse, qui grimpait entre de hauts rochers. A chaque tournant les Espagnols avaient installé quatre canons, et au sommet une batterie de 8 canons.

Quatorze mille Espagnols occupaient cette position, persuadés que l'ennemi ne pourrait s'en emparer et que toutes les troupes qui se risqueraient par cette route seraient inévitablement fauchées par les canons et par les soldats placés de chaque côté de la route et prêts à accueillir les assaillants par une grêle de balles.

Le 29 novembre 1808, au lever du soleil, le combat commença.

Napoléon lança en avant l'infanterie française. Les premières colonnes s'avancèrent.

Les canons se mirent à gronder et avec eux sifflèrent les premières balles des tirailleurs. Les Espagnols arrosaient littéralement les Français de

leurs boulets. L'infanterie française fondait, et chacun de ses pas était marqué d'un ruisseau sanglant. Mais derrière le premier régiment un second suivait, puis un troisième, un quatrième.

Les régiments d'infanterie avançaient. Ils allaient mornes, silencieux, comprenant qu'ils allaient à la mort.

Napoléon était debout contre un arbre. Il évaluait des yeux le champ de bataille et il écoutait les rapports, toujours les mêmes, des ordonnances :

— Régiment décimé! Impossible de passer!

Tout à coup l'empereur sauta sur son cheval et se dirigea vers les montagnes. Le troisième escadron de cheval-légers polonais, conduit par Kozietulski, le suivit.

Napoléon dépassa les régiments d'infanterie qui montaient à l'assaut et il s'arrêta sur un plateau couvert de morts et de blessés.

Là, la fumée était moins épaisse et l'on pouvait voir l'entrée de la gorge étroite de Somo-Sierra, au fond de laquelle une batterie était installée prête à ouvrir un feu nourri contre les assaillants.

— A l'assaut de nouveau! — cria l'empereur et un nouveau régiment d'infanterie s'ébranla.

— Vive l'empereur! crièrent les soldats, en passant près de lui.

Le régiment s'avancait hardiment, l'aigle flottant au vent. Napoléon le suivit du regard. Il vit les corps s'affaïsser, les blessés, à moitié morts, se traîner en avant, vers le haut. Un instant après l'aigle impérial chancela devant les débris du régiment qui s'enfuyait.

L'empereur regarda la bande grisâtre des manteaux gris et les noires armures des uhlands polonais.

— L'escadron de cheveau-légers, à l'assaut! criait-il.

L'ordonnance bondit pour porter cet ordre à Koziétulski. Celui-ci tira son sabre et passa à cheval devant son escadron. En un clin d'œil, ils se mirent en ordre de bataille. Les sabres étincelèrent.

— Au nom de Dieu, en avant! — La voix métallique de Koziétulski résonna. En avant! L'empereur nous regarde! — Il brandit son sabre et éperonna son cheval.

— Vive Napoléon! s'écrièrent les cheveau-légers en se soulevant sur leurs étriers.

L'escadron partit comme un ouragan vers la gorge qui crachait du feu.

— En avant! résonna la voix de Koziétulski

— En avant! crièrent les capitaines, Dzierzanowski et Krasinski.

— En avant! — répétèrent les soldats.

Les chevaux couraient à fond de train; on aurait dit un torrent, une avalanche. Ils tendaient le cou, les naseaux fumants; leurs sabots touchaient à peine la terre.

L'empereur les suivait d'un regard où se lisait l'étonnement et l'admiration.

L'escadron pénétra dans le défilé. La batterie espagnole installée au premier tournant les arrosa d'une grêle de boulets. Six soldats roulèrent sur la route.

— Prenez les canons, mes garçons! cria Koziétulski, mais son cheval chancela, couvert de sang, et tomba. Le commandant roula contre la paroi du défilé.

— Prenez les canons, mes enfants! Vive l'empereur! criait maintenant Dzierzanowski.

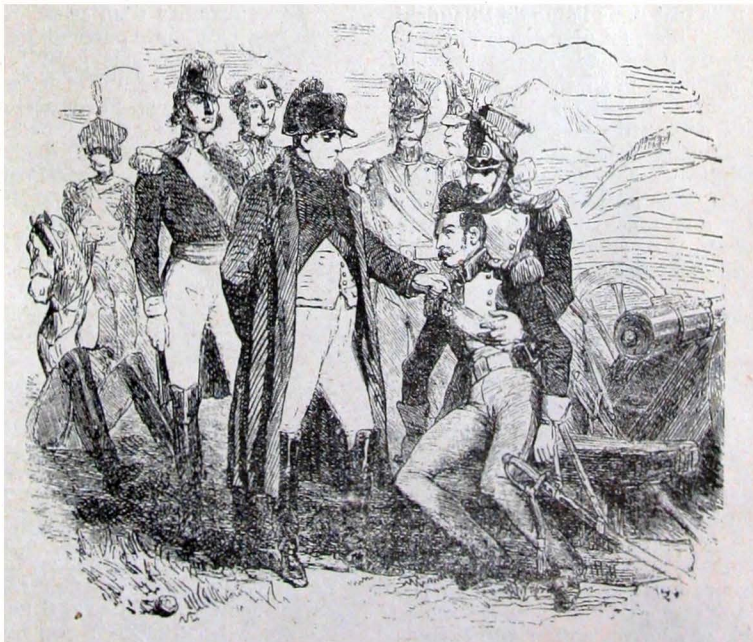
Les cheveau-légers tombèrent sur les canonniers espagnols avant que ceux-ci aient réussi à recharger leurs canons.

La lutte fut courte. Les corps des Espagnols furent couchés sur les affûts. L'escadron continua sa route.

Après la première batterie, le défilé s'élevait en formant un corridor sombre; plus loin, il s'arrêtait puis repartait à trois ou quatre reprises différentes.

A chacun des quatre tournants, une batterie de canons barrait la route, assez puissante pour briser complètement une attaque.

Le commandant espagnol le savait et il attendait tranquillement derrière les montagnes que les régiments français renoncent à leurs attaques. Quand l'escadron de Koziétulski partit à l'assaut, il sourit avec mépris... Mais quand l'escadron eut dépassé la première batterie, le commandant espagnol pâlit.



NAPOLÉON A SOMO-SIERRA
(d'après une ancienne estampe)

L'escadron avançait toujours. Ces cent-vingt hommes se jetaient sur les canons, ils escaladaient les rocs, les montagnes, ils arrivaient à Somo-Sierra!

Le lieutenant Krzyzanowski tomba devant la seconde batterie. Un morceau de rocher reçu en pleine poitrine jeta Pierre Krasinski à bas de son cheval. Dix soldats payèrent de leur vie la prise de la seconde batterie.

Dziewanowski prit le commandement.

Au troisième tournant, le feu de l'ennemi augmenta. Les boulets arrachaient les « czapka » des cheval-légers, déchiraient les manteaux et les uniformes, décimaient l'escadron. Un nuage de fumée enveloppait les cheval-légers. Quand il se dissipa, les canonniers étaient vaincus, mais Dze-

wanowski n'était plus à la tête de l'escadron.

Un moment après un cri d'effroi s'échappa de la poitrine des Espagnols qui défendaient la dernière redoute. A leurs pieds, à l'extrémité de la gorge, apparaissaient les manteaux gris des cheval-légers et, avant qu'ils aient pu allumer les meches des canons, les Polonais arrivaient sur eux en criant : « Vive l'empereur! »

Somo-Sierra était pris et les derniers Espagnols s'enfuirent à Madrid. Napoléon, entouré de son état-major, vint visiter le champ de bataille; il examina attentivement les lieux. Son regard exprimait l'orgueil de la victoire, mais aussi l'admiration pour les hommes qui avaient pu conquérir un pareil défilé.

« Mes Premiers Combats »

(SUITE)

Le sentiment le plus fort dans l'âme de Pilsudski, celui qui lui a inspiré l'idée, en apparence absurde, de former des Légions polonaises quand la Pologne n'existait pas, celui qui le soutiendra aux pires moments, c'est l'amour de la patrie.

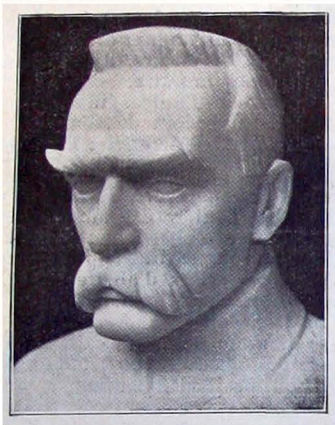
Chez cet homme d'action, il ne s'exprime pas en paroles. Une seule effusion au cours de l'ouvrage : « Tu es à Cracovie, dit-il à sa jument. Comprends-tu? Dans notre chère, merveilleuse Cracovie polonaise, où le soldat polonais peut mourir honorablement, le comprends-tu, toi, créature de Czaple? » Mais la préoccupation constante de la patrie emplit l'âme de Pilsudski. Il éprouve continuellement l'angoisse de la perdre ou la joie de la retrouver. « Nous avons dépassé les avant-forts autrichiens, je suis libre comme l'oiseau dans les cieux, comme jadis pendant ma marche merveilleuse sur Kielce. Je suis libre, et je règne sur un morceau de sol natal. La portée de nos fusils marque la limite de la Pologne libre, indépendante. » Et quand les régiments autrichiens sont envoyés sur d'autres fronts, ce cri lui échappe : « Que le 1^{er} corps aille défendre Vienne, Breslau ou Berlin, nous, chasseurs polonais libres, nous n'y prendrons pas part. Nous nous efforcerons de mourir avec honneur, mais c'est sur notre propre sol que nous mourrons. »

La pureté, la noblesse et la profondeur de cet amour sont attestés par la conception que Pilsudski se fait de la Pologne. Il la voit et la veut glorieuse et honorée. Pour être dignes d'elle, ses soldats doivent être toute fierté nationale.

Les souvenirs d'un passé tragique ont toutefois mis leur empreinte particulière sur le patriotisme de Pilsudski. Il n'a pas grandi pour rien dans l'atmosphère de deuil et de terreur créée par la sauvage répression de l'insurrection de 1863. Il réagit contre l'état d'âme des derniers insurgés, mais il les comprend. Il a l'intuition que rien de grand ne peut se faire sans un grand sentiment, et puisqu'il entreprend une tâche surhumaine, il lui faut la puissance de l'exaltation. Ainsi, passant par dessus « l'époque positiviste », qui avait succédé par réaction à l'enthousiasme forcené, et à l'échec, de 1863, Pilsudski rejoint d'instinct les grands romantiques et les premiers défenseurs de la Pologne. Ne fait-il pas écho au prince Joseph Poniatowski, lorsqu'il écrit, le plus naturellement du monde : « Mon intention était de mourir avec mes hommes pour la défense de l'honneur polonais. » Et vraiment, il a conçu ce plan de finir par « une hécatombe dans des circonstances dignes de passer à la postérité ». Il la veut « scénique », en outre, cette hécatombe, pour que son souvenir exalte les futures générations, car il connaît bien la force de l'exemple et du sacrifice. Il est hanté par l'ombre de Langiewicz, l'insurgé de 1863, et tout en traitant sa manœuvre de « contredanse », il doit repousser la tentation de la répéter. A Winiary, il ne peut s'empêcher de songer à Kosciuszko : une légende assure que le héros a passé là, et bien que la légende soit sans fondement, « il m'était agréable de penser que lorsque crépiteraient les coups de fusils polonais,

Kosciusko le grand chef, nous contemplerait du haut de Winiary. Vétille ridicule, mais combien chère! »

Vétille dont nous ne sourirons pas, car elle est bien la meilleure preuve que Pilsudski n'est pas un aventurier auquel la Pologne a servi d'instrument, comme la France pour Napoléon, mais qu'il est un Polonais, combattant pour la Pologne, et se rattachant de toutes ses forces aux traditions polonaises.



PILSUDSKI
par Edouard Wittig.

Toutefois, Pilsudski n'a pas gardé du romantisme ce qu'il a eu de détestable : le goût de l'attitude et le dédain du succès. Pilsudski n'est décidé à un suicide héroïque que s'il n'est pas possible de vaincre. Il va vers son but avec « le vieil esprit d'obstination lithuanien », qui est aussi une de ses forces, et l'empêche de jeter le manche après la cognée. Et son but n'est pas la mort, mais la victoire.

Il ne dispose que d'une poignée d'hommes... Seulement, il sait qu'il y a deux sortes de forces en ce monde : les forces matérielles et les forces morales. Ce réaliste, obligé de se passer des premières, va exalter les autres — jusqu'au miracle, s'il le faut.

Combien il est intéressant de suivre à travers ce volume de souvenirs le constant, le brûlant souci de Pilsudski : multiplier la valeur militaire de ses hommes par l'enthousiasme. « Mon audace avait sa récompense : j'avais exalté chez mes hommes leur confiance en eux-mêmes. » Plus loin : « La raison fondamentale de ma conduite fut la crainte que j'éprouvai pour le moral de mes chasseurs, dont la fierté et la confiance en eux-mêmes ne pouvaient se développer que dans une atmosphère de hardiesse. » Et encore : « Je ne voulais pas voir mes sentiments se communiquer à mes officiers et à mes hommes, et provoquer chez eux un affaiblissement de leur confiance intérieure en eux-mêmes et de leur propre estime. »

Il sait bien que la défaite provient le plus souvent du mauvais moral des troupes. « Il suffisait de neutraliser l'impression de la supériorité technique de l'ennemi, car c'était devant elle, en réalité, que mes chasseurs se retiraient. »

La tâche qu'il se donne est d'inculquer à ses jeunes soldats « tout de suite, dès le premier pas, le plus d'ambition, d'honneur, d'amour-propre possible et de développer en eux les sentiments d'indépendance envers l'étranger et de fierté à se considérer comme le premier embryon de l'armée polonaise. »

Lorsqu'on s'efforce de réaliser un si haut idéal, on est tenu droit et ferme devant les pires événements par la nécessité de donner l'exemple. Un Pilsudski, si franc, si emporté, ne saurait d'ailleurs jouer la comédie, et s'il prend tant de souci de la noblesse d'âme de ses soldats, c'est qu'il la possède lui-même. Elle suffit à expliquer qu'il se soit toujours montré à la hauteur des circonstances, en dépit des affaiblissements passagers dus à sa trop vive imagination. Elle s'exprime dans de telles boutades : « Il n'y a rien à faire, c'est l'honneur qui le veut. Je ne puis pas me défilier sous prétexte que le risque augmente. »

..

Un sentiment très haut de sa responsabilité vient aussi au secours de Pilsudski, en toutes occasions. « Le chef porte le poids de sa responsabilité envers ses subordonnés et son image doit ressentir la honte de l'humiliation quand son œuvre de commandement échoue et que son insuccès est payé du sang des autres. » L'épisode d'Ulina lui représente une sorte d'examen qu'il a subi, « non seulement devant lui-même, mais devant ses soldats ».

Que ce sentiment soit intimement lié chez lui à l'orgueil, c'est incontestable. Orgueil profond, bel orgueil qui nous ouvre l'âme de Pilsudski jusqu'au fond. Il dédaigne de tromper les autres comme de se faire illusion à lui-même. S'il parle de sa hardiesse, de son audace, il parle aussi de ses fautes, de ses erreurs, et sans mâcher les mots dans un cas ni dans l'autre. Une page de son livre est déjà classique. Quand il voit ses troupes en lamentable posture, il s'écrie : « Tu l'as voulu, Georges Dandin! Oui, tu l'as voulu! Tu l'as, ton hécatombe, tu as fini par y aboutir! Et c'est même étonnant que toi et tes soldats vous soyez encore de ce monde! Te voilà au milieu de l'armée ennemie! Le comprends-tu? Une mouche en présence d'un éléphant! Dans un instant le monstre, de sa patte énorme, va t'écraser, toi et ton détachement; il ne restera plus trace de vous tous; l'hécatombe sera consommée, mais pas celle dont ta tête romantique avait rêvé, et qui devait être une leçon pour la postérité, mais une hécatombe toute simple, et telle que le diable lui-même ne pourra pas savoir au juste où est passé Pilsudski avec ses chasseurs. Voilà ton sort maudit. Ah! tu l'as bien voulu, Georges Dandin! »

Un tel orgueil, impitoyable, qui le fouette de dérisions au lieu de lui trouver des excuses grandiloquentes, voilà encore un fameux ressort pour un chef.

**

L'âme violente et puissante de Pilsudski a, bien entendu, horreur des mesquineries. Sa grande épreuve a été d'être mêlé aux mille petites combinaisons de la vanité et de l'amour-propre des hommes plus ordinaires qui l'entouraient. « J'étais obligé d'intervenir dans une foule d'affaires provoquées par le frottement de la machine militaire : affaires personnelles en général. Questions d'ancienneté entre officiers, de répartition des attributions, tel est le véritable enfer dans lequel je vivais au début de la guerre. » En revanche, il se sent de plein pied avec ses soldats, dévoués, prêts à tous les sacrifices. Il parle toujours d'eux avec fierté, avec tendresse. Ses « lapins » ! Il plaint ses « pauvres uhlands, sans entraînement, qui se tanent les fesses en éreintant leurs chevaux. » Il voit ses hommes épuisés tomber dans les fossés : « Ah ! grand Dieu ! cette vue me fit mal. » Quand il apprend que ces uhlands viennent de sortir sains et saufs d'un mauvais pas, et que Benna, en le lui annonçant, déplore la perte de ses chevaux : « Ah ! homme de cheval incorrigible ! s'écrie-t-il, Je m'en f... de vos chevaux ! Les uhlands sont revenus, c'est l'essentiel. Ah ! c'est un rude poids que vous m'arrachez de la poitrine. Comprenez-vous bien, Benna ! »

Son affection si sincère pour ses hommes se prouvait par sa volonté de partager leurs fatigues et les dures conditions de vie. Elle ne pouvait que l'affermir dans sa résolution de vaincre.

Soldat lui-même, il a le goût de l'aventure, du danger. « Y a-t-il une chose plus agréable pour un soldat que la marche à l'ennemi ? » Il est cheva-

leresque, tend la main au Russe qui s'est bien battu, l'aide à s'évader. Bref, il comprend ses hommes, ses Polonais, parce qu'il leur ressemble. S'il les domine, c'est parce qu'il sait se dominer.

**

Peut-être le fait de n'avoir passé par aucune école militaire lui aura-t-il été d'un grand secours dans une guerre qui se déroulait hors de toute prévision (et aussi en 1920) en laissant son bon sens prendre le pas sur les théories.

Il a beaucoup étudié, mais seul. Ses grands maîtres ont été les Japonais : le passionné, le tempétueux Polonais a voulu apprendre d'eux le sang-froid et la patience. Là encore, il a reconnu la supériorité des facteurs moraux.

Il n'a d'ailleurs eu d'autres maîtres que ceux qu'il admirait. Est-il besoin de souligner un dernier trait de ce caractère de chef : l'indépendance ?

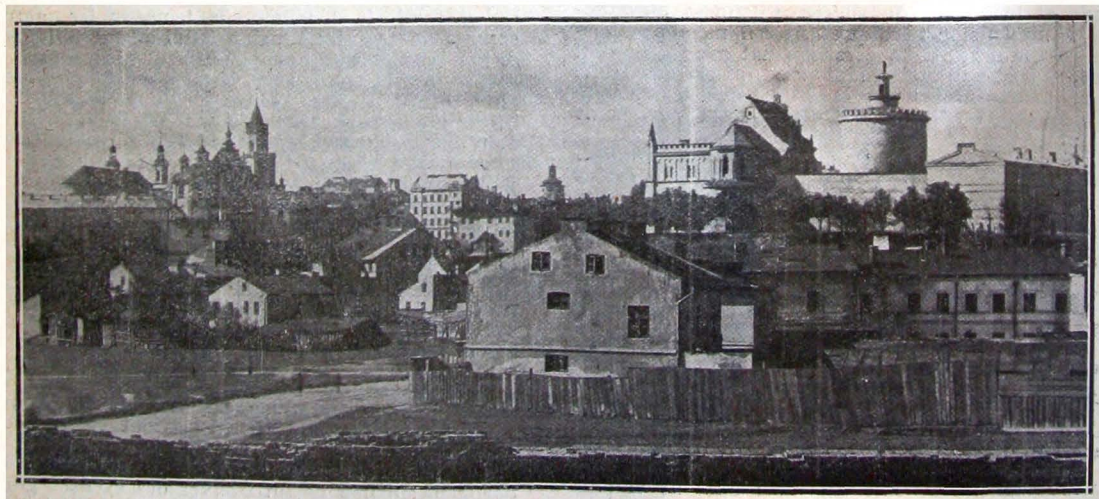
**

Le livre refermé, nous avons devant les yeux une figure inoubliable. Tout y est ample, vertus, défauts. Tout y semble d'abord heurté : ce sens de l'autorité et cette fougue indisciplinée, cette confiance en soi et ces crises d'abattement. Mais l'unité est reconstituée par l'amour de la patrie et par l'effort de la volonté.

Et dans sa flamme, son humour, ses tempêtes, ses éclats, sa gaité, ses emportements, comme il est humain ! Comme il vit ! Comme sa vie nous gagne !

Ce très grand homme... Ce diable d'homme...

Rosa BAILLY.



Vue générale de LUBLIN.

Lublin

Le touriste qui parcourt la Pologne et en visite les principales villes néglige généralement Lublin : et d'ailleurs les guides et les prospectus touristiques ne mentionnent pas cette cité pourtant si intéressante. Si jamais, comme je vous le souhaite à tous, vous entreprenez un tour de Pologne, n'oubliez pas Lublin.

Quoi de plus facile ? Les express pour Lwow vous feront franchir en trois heures les 180 kilomètres qui séparent Lublin de la capitale. A travers la plaine nostalgique, franchissant quelques rivières tributaires de la Vistule toujours proche, le rail passe au milieu des cultures, vous laissant entrevoir, de ci de là, quelques pittoresques village ou quelque curieux puits à balancier, précurseur de l'Orient. Demblin, Natenczow, Pulawy... et déjà voici la gare de Lublin, vaste, sobre de lignes, bien moderne.

Cette grande gare, le mouvement ininterrompu des autobus toujours bondés, cela suffit pour se sentir dans une grande cité. Et en effet, si Lublin est riche de souvenirs historiques et de monuments artistiques, c'est une ville toujours bien

vivante, et ses 130.000 habitants (elle en avait 10.000 il y a quelque soixante-dix ans) en font la neuvième de la Pologne. Quelques industries, mais surtout la vaste région agricole dont elle est le chef-lieu, lui donnent son importance. Et c'est aussi un foyer de culture intellectuelle : 16 lycées (songez que cela représente proportionnellement 8 à 10 fois plus que Paris) et une Université catholique, fondée en 1918 par les Jésuites, et qui compte plus de 600 étudiants.

Une courte promenade vous suffira pour apprécier comme fut judicieusement choisi sur la Bistrzyca le site de la vieille cité. Car Lublin est une des plus antiques parmi les villes de la Pologne. Un coup d'œil sur la carte vous en donne l'explication : c'est bien plutôt que Varsovie le cœur géographique de la Plus Grande Pologne du passé.

Importante déjà au ^x siècle, la ville fut détruite par les invasions musulmanes. En 1342, Casimir le Grand la fait entourer de murailles dont subsistent les traces. Puis c'est en 1569 l'Union de Lublin, cette date mémorable de la fusion des cœurs polonais et lithuaniens. Et si le choix définitif de Varsovie comme capitale enlève à la cité trop proche une partie de son importance, les rois ne la négligèrent pourtant pas, et elle se releva des ruines accumulées par les Cosaques, puis par les Suédois.

Aussi la vieille ville est restée à Lublin particulièrement curieuse : on y accède par trois portes : la porte des Trinitaires, porte gothique voisine de la cathédrale, et d'où l'on a une vue magnifique sur la ville et les faubourgs ; la porte municipale, restaurée récemment ; la porte de Cracovie enfin, la plus belle, bâtie en 1342, reconstruite en 1787 par Stanislas Auguste Poniatowski : du côté intérieur, elle abrite une petite chapelle, et à son sommet le monogramme du roi et une horloge dominant un balcon où, trois fois le jour, aux angélus, le garde vient sonner du cor, selon une coutume du Moyen Age, le célèbre hejnal. Le gardien a d'ailleurs une autre fonction : suspendre à côté du cadran de l'horloge de gros chiffres en métal qui, pour ceux des passants du moins qui ont assez bonne vue, indiquent la température.

Entre ces portes, réunies par une petite rue, bâtie sur l'emplacement même des remparts, s'étend le vieux quartier, principalement habité par les Israélites : et là, dans des rues où le pittoresque l'emporte sur l'hygiène, (c'est l'apoplexie sans le soleil, disent les Lublinois) vit une population fort nombreuse, fort travailleuse et désireuse de s'instruire, même des choses d'Occident... à en juger du moins par ces trois fillettes de sept ou huit ans qui nous suivirent toute une heure, écoutant attentivement afin, nous dirent-elles, d'apprendre de nouveaux mots français.

Le vieux quartier est dominé par un château fort, masse imposante due à Sobieski, et qui sert de prison, prison modèle d'ailleurs.



LUBLIN — Porte de Cracovie.

De la porte de Cracovie part le faubourg de Cracovie, où se presse une foule au moins aussi nombreuse que dans son homonyme varsovien : c'est là le centre de l'animation urbaine : à gauche, l'Hôtel de Ville, le Château d'Eau, le Musée où sont réunis les trouvailles des fouilles archéologiques et les produits de la contrée : laines, poteries...; à droite, le monument de l'Union de Lublin, d'une émouvante simplicité, des banques, des cinémas, et plus loin, le jardin de Saxe, moins élégant peut-être, mais certainement plus varié et plus riche en frais ombrages que celui de Varsovie.

Mais la vraie richesse, l'intérêt vrai de Lublin, ce sont ses 18 églises. En Pologne, l'architecture religieuse est souvent décevante : le rococo y prédomine trop pour notre goût. Si ce n'était les souvenirs historiques, on se laisserait vite de Sainte-Croix et des autres églises varsoviennes; si celles de Wilno sont plus curieuses, ce ne sont pourtant, même Saint-Pierre-et-Paul, que de très belles réussites plutôt que de vrais chefs-d'œuvre. A Lublin au moins, certaines églises, tout particulièrement

anciennes, témoignent d'un art non encore influencé par l'Italie, et qui, par là-même, intéresse plus vivement le visiteur le plus profane en ces questions techniques.

Sans doute les plus anciennes, comme celle de 965, ont disparu, mais il reste encore deux églises fondées par Wladyslaw Jagiello : l'église des Visitandines, construction en briques, avec sa si curieuse façade en escalier et la chapelle de la Trinité, au Château Royal. Bâtie en 1386, cette chapelle « gothique » a sa voûte supportée par une colonne unique en forme de palmier (comme Sainte-Croix de Cracovie et Saint-Nicolas de Wilno) : les murs étaient recouverts de peintures à fresque en style bysantin avec légendes cyrilliques, représentant des scènes de la Bible : la barbarie des oppresseurs en a fait disparaître une partie, mais les restes sont un rare et précieux témoignage de l'art polonais du Moyen Age.

Nous pourrions parler longuement encore des autres églises : des Bernardines, des Missionnaires, dans la crypte de laquelle des corps laissés à l'air libre se dessèchent lentement sous l'influence de la terre.

Il nous suffira de nous arrêter un instant à la cathédrale. Construite en 1582 par les Jésuites, c'est un très beau spécimen du style Renaissance, et sa situation au fond d'une grande place, surplombant la vallée, la rend plus majestueuse encore. Les murs sont également peints à fresque; de nombreux tableaux les décorent, dont un Rubens représentant une scène de la vie de saint Jean. A droite de l'autel attirent le regard les fonts baptismaux en argent, œuvre du ^{xiii} siècle. Et le trésor de la cathédrale est particulièrement riche en pièces ayant un intérêt historique ou artistique : quelques restes des plus anciennes églises, des crucifix, des ostensoirs, des souvenirs de Sobieski, et surtout une collection de chasubles et d'ornements, surchargés de broderies et de pierreries, qui supporte la comparaison avec celle du Trésor de la Hofburg à Vienne.

Enfin la sacristie est toute en surprises : une coupole qui par le mirage de l'art, serait imposante et n'a que quelques mètres d'élévation, et surtout, parlez à voix basse au mur dans un des angles, l'angle opposé livre vos paroles à l'auditeur : on dit que les Jésuites savaient utiliser cette particularité de construction...

Ajoutons que Lublin peut être également un centre d'excursions nombreuses vers la vallée de la Vistule et ses vieux châteaux, et cela vous décidera à connaître cette ville si active et parée de tant de charmes.

Mais je ne veux pas terminer cette brève description de Lublin sans exprimer toute ma reconnaissance envers Monsieur et Madame Marcinkowski, qui, après m'avoir si amicalement accueilli et guidé à travers la ville, m'ont encore fourni les renseignements précis qui constituent le seul intérêt d'un pareil article.



LUBLIN — Eglise des Visitandines.

Jan. Stas CLÉMENT.



UN ASPECT DE LUBLIN.

Les Vétérans de 1863

Lorsque les chaînes de l'esclavage se brisèrent et que la Pologne recouvra son indépendance, quelques vétérans de l'année 1863 se trouvèrent sous les ailes protectrices du gouvernement et de la société.

Pour leurs peines, leurs souffrances et leur courage en face d'un ennemi beaucoup plus nombreux et parfaitement armé, ils reçurent, des mains du gouvernement légal la croix, une retraite, un uniforme, l'assistance médicale, et pour ceux qui étaient sans foyer, un foyer dans les nombreux abris disséminés sur tout le territoire de la République.

Pour nous rappeler les vieilles histoires de cette année 1863, allons voir ces vétérans chez eux, allons voir ceux qui habitent dans le faubourg de Praga, de l'autre côté de la Vistule.

Leur foyer est installé au premier étage du numéro 2 de la rue Florjanska. Il est vaste, agréable. Partout on sent la main attentive de la directrice du foyer, Mme Hopfer, et de la principale assistante, Mme Korsak.

L'unique « vétérane », Mme Henryka Danilowska, âgée de 97 ans, demeure là, bien qu'elle jouisse d'une très bonne santé. Cependant elle a complètement oublié ce qu'elle a fait pendant l'insurrection. Par son dossier, nous apprenons qu'elle était la correspondante du Gouvernement National pour l'étranger et qu'elle a souvent passé la frontière avec des documents de très haute importance.

Nous trouvons là encore 15 vétérans : Robert Laszewski, 83 ans, originaire de la terre de Plock ; il était fantassin. Edmund Stawski, 95 ans, fantassin, ingénieur de carrière, originaire de la Po-

doie. Michel Krystofik, 92 ans, fantassin, originaire de la terre de Rawa, etc.

Ces vétérans sont généralement logés dans des chambres à deux. Ils reçoivent 125 zlotys de retraite, dont on retient une partie pour payer leur pension. En outre, ils reçoivent un uniforme, du linge, des souliers, etc. Ils sont soignés par les médecins de l'Ecole de Santé militaire, ils voyagent dans les tramways sans payer et dans les trains à tarif très réduit.

En outre, la Société des Vétérans et des personnes particulières, comme M. Wiktor Chyczewski, les aident beaucoup et viennent visiter les malades.

Le Président de la République aussi pense aux Vétérans, et chaque fois qu'il va à la chasse, il recommande de garder une bonne partie du gibier pour eux.

Ils doivent, à l'intérieur du Foyer, suivre une certaine discipline. Presque tous se lèvent entre 4 et 5 heures du matin ; ils prennent leur petit déjeuner à 7 heures, puis ils se rendent à la petite chapelle qui est à côté de chez eux ou à l'église St-Florian.

A 11 heures a lieu le second déjeuner. Le dîner se prend entre 14 et 15 heures. Après le dîner, les uns se reposent, les autres vont faire un petit tour de promenade en ville, ils vont rendre visite à leur famille, à leurs amis.

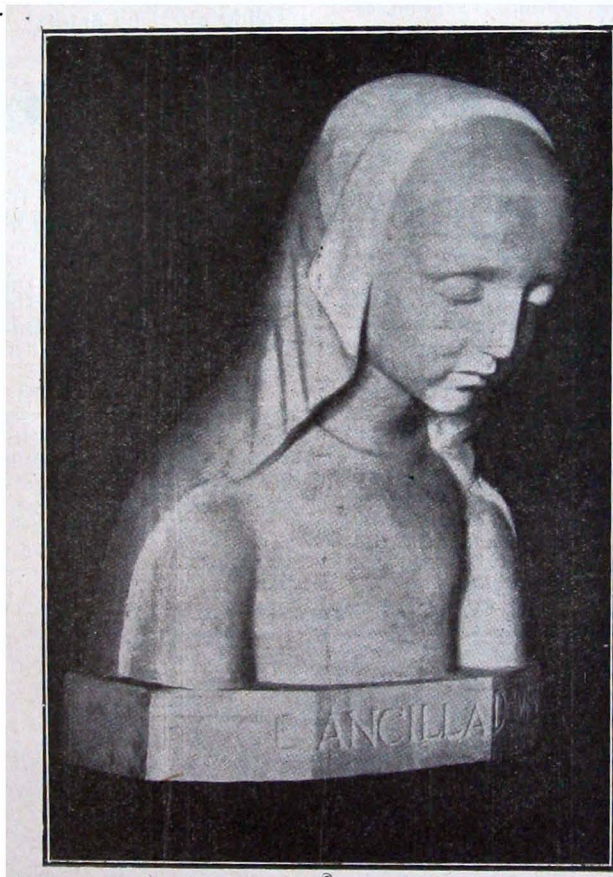
Celui qui ne peut pas sortir fait un petit bout de conversation avec ses collègues ou tue le temps en lisant des journaux.



ETUDE.

Janina Reichert.

Polonais



ECCE ANCILLA DOMINI.

Sophie Kaminska.

A 17 heures a lieu la collation, après quoi tous vont se coucher.

Les vétérans ont des jeux à leur disposition, ils ont même, depuis peu de temps, un poste de radio. Des appareils sont installés dans chaque chambre.

Il y a chez eux une certaine atmosphère militaire, et un esprit foncièrement démocratique, qui exige l'égalité en tout.

Voici deux de ces bons vieux dans leur petite chambre. Leurs croix sont suspendues au-dessus de leurs lits. Si l'un d'eux décroche son crucifix et le pose sur la table, l'autre lui dit aussitôt : « Ta croix serait sur la table et la mienne resterait suspendue au mur? Oh! Oh! jamais de la vie! Ma croix est aussi bonne que la tienne... » et la seconde va rejoindre la première.

Une autre fois, on leur donna deux petits pains, mais l'un était long, l'autre rond. Mécontent l'un des bons vieux se retourna vers la directrice en protestant : « L'égalité avant tout! Un pain rond n'est pas un pain long! »

Un autre jour, on servit au dessert un entremets au fromage. L'un des bons vieux s'aperçut qu'il y avait moins de petits biscuits dans son assiette que dans celle de son voisin. Très froissé, il prit son assiette et l'apporta à la directrice en lui disant : « Ai-je versé moins de sang que mon camarade pendant l'insurrection? »

Tels sont les petits événements qui marquent la vie des vétérans. Malgré leur âge avancé, ils se tiennent encore bien droit; leur corps est aussi solide que leur âme!

La Colonisation Polonaise au Pérou

Le mouvement d'immigration des Polonais vers les pays d'outre-mer augmente chaque année. C'est une conséquence directe de la surpopulation de la Pologne.

Mais les lieux d'immigration changent. Les Etats-Unis sont déjà trop peuplés. Ils n'ont pas besoin d'émigrants; aussi, depuis quelques années, a-t-on limité leur nombre et ces limitations n'ont pas cessé d'augmenter.

Les Polonais ont donc cherché d'autres terrains d'émigration. Ils se sont tournés vers l'Amérique du Sud et l'Afrique. Des essais de colonisation sont actuellement tentés à Angola; mais pour que l'émigration en masse à Angola réussisse, il faut que ce pays soit préparé à recevoir des émigrants.

En outre, la protection accordée à l'émigration polonaise doit être toute différente de ce qu'elle était jusqu'à présent. Il n'y a pas longtemps encore, la protection du gouvernement cessait, pour l'émigrant polonais, dès qu'il débarquait; ensuite, l'émigré ne devait plus compter que sur lui-même, sur son énergie personnelle.

Il est assez difficile de transformer complètement l'assistance sociale. Cependant l'office polonais d'émigration et les différents services sociaux ont prévu un plan d'amélioration progressive pour la protection des immigrants. En particulier, on espère réaliser un système de coopération pour les travailleurs agricoles.

M. Warchalowski, l'éminent spécialiste des questions d'émigration, est à la tête de ce mouvement.

On a décidé également de réunir les Polonais en groupes importants qui, dès leur naissance, seraient en contact permanent avec les organisations de Pologne.

On a choisi comme centre d'émigration Montagua, au Pérou. On a obtenu du gouvernement péruvien un accord qui prévoit l'établissement, en 3 ans, de familles polonaises jusqu'à concurrence de

4.000 âmes, sur une superficie de 200.000 ha de terre près du fleuve Ucayala, affluent de l'Amazone. La colonie sera une coopérative.

M. Warchalowski, directeur de cette colonie, la représentera auprès des autorités péruviennes.

Un médecin est parti avec les premiers colons; les secours médicaux seront entièrement gratuits. C'est une question très importante car les nouveaux arrivants ont à subir une période d'acclimatation assez pénible à cause du climat tropical. Bientôt l'abbé Sokol partira à son tour pour le Pérou.

Les émigrants se rendent directement de Gdynia à Ucayala. Le territoire concédé au gouvernement polonais par le gouvernement péruvien se trouve dans le département de Loreto. Il y a dans ce département environ 70.000 Indiens et 30.000 blancs ou métis. La superficie est de 430.000 km. carré; le département de Loreto est donc plus grand que la Pologne.

Actuellement, la colonie ne fait pas de recrutement, au sens exact du mot. Seuls, les membres de la coopérative peuvent y émigrer. Chaque participant reçoit gratuitement 30, 45 ou 60 ha de terre. En revanche, il doit payer son voyage et verser 36 dollars pour participer aux frais d'organisation et d'administration.

Tout le territoire est couvert de forêts où croissent les arbres précieux, l'acajou et le caoutchouc. Le coton, le maïs, les bananes, la canne à sucre, le café, le cacao, etc., peuvent s'y cultiver. L'élevage des troupeaux est aussi très rémunérateur.

Jusqu'à présent, il n'y a pas eu de véritable émigration polonaise au Pérou. Les premiers Polonais qui se sont établis au Pérou avant la guerre étaient des ingénieurs ou des professeurs. Après la guerre, quelques Polonais sont venus de Boryslaw travailler dans les mines de pétrole de Parou.



Plaines de Podolie

(SUITE ET FIN.)

On ne voit pas l'ennemi de tout près et constamment sans nouer avec lui d'autres liens que ceux de la haine. Un corps à corps acharné, dans l'ivresse du péril, a bien quelques traits du corps à corps amoureux, pour les caractères ardents. Et le combat fini, on estime l'adversaire qui vous a amené par une farouche résistance à une victoire vraiment glorieuse, ou qui vous a dépassé en valeur. On le traite avec courtoisie, on ne répugne pas à son amitié. Ainsi naît l'esprit chevaleresque. Si les Tartares et les Cosaques étaient par trop féroces pour y parvenir, il se développa entre Polonais et Turcs, gens de haute culture et de grande valeur. Ils se prêtèrent main-forte à l'occasion contre leurs ennemis communs. Et je dois rapporter, comme un des plus séduisants traits de l'histoire moderne, cette coutume de la cour de Turquie : après les partages de la Pologne, chaque fois que les ambassadeurs des divers Etats étaient conviés à une solennité, l'ambassadeur de cette Pologne qui n'existait plus était annoncé à son tour, et excusé de n'avoir pu venir « pour des motifs indépendants de sa volonté »...

Cette fleur des rapports humains, l'esprit che-

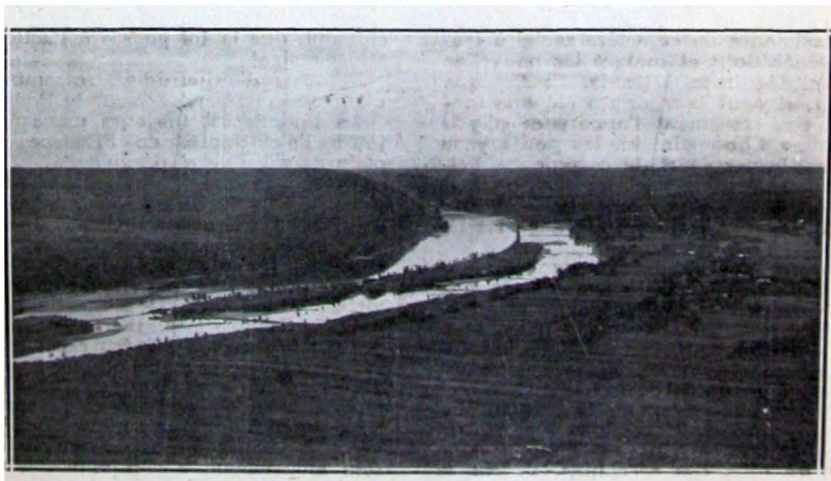
valeresque, a poussé sur la terre podolienne baignée de sang, à côté du lys des martyrs.

Car c'étaient bien des martyrs, ceux qui s'en allaient opposer la croix au croissant et mourir en invoquant Jésus et Notre-Dame. Un pape a pu dire aux Polonais venus pour lui demander des reliques : « Vous n'avez qu'à ramasser une motte de votre terre. »

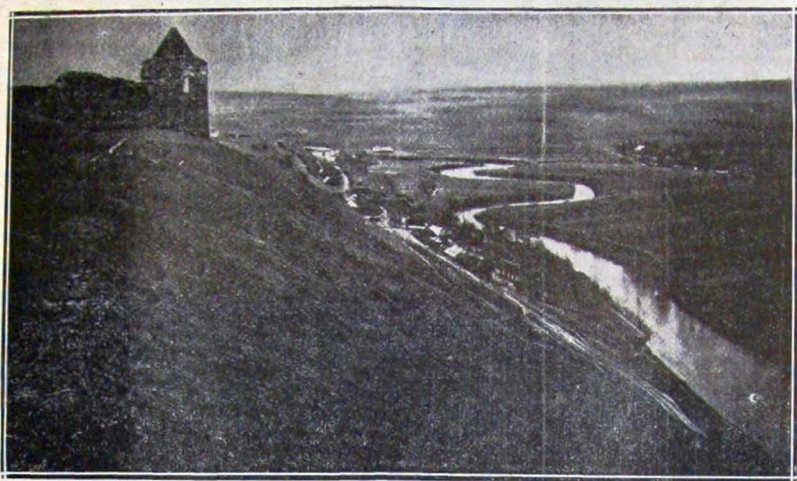
Mais le croissant n'était pas sans mérites ni charmes, et il a bien laissé quelques traces en Podolie.

L'architecture, d'une inspiration tout occidentale, se permet quelques gracieuses fantaisies d'un goût asiatique. Le donjon gothique qui défend Zolkiew se coiffe d'une sorte de turban en métal maintenant rouillé, que termine un lanterneau de bronze vert. Plus d'une église le porte, ce turban, et certains clochers sont effilés comme des minarets.

Pourtant, c'est dans les rues des villes podoliennes que nous nous sentons tout proches de l'Orient. Les races les plus diverses sont là; elles se coudoient sans se mêler. Un profond instinct de conservation interdit les mariages entre elles, bien plus que les préjugés et même les haines. Du reste,



LE DNIESTER.



PAYSAGE DE PODOLIE.

haines et préjugés ne sont sans doute que l'expression sordide de cet instinct qui existe dans les races comme dans les individus, et qui donne la clé de l'animosité entre Américains et Noirs, Polonais et Juifs, Chinois et Japonais. L'Orient et l'Occident sont nettement distincts sur les physiologies des passants de Tarnopol ou de Zaleszczyki. Et même, Judée, Arménie, Tartarie sont bien distinctes entre elles. Plus fort que cela : les Karaïms n'ont ni le physique ni les mœurs des Juifs, dont ils sont les frères aînés.

S'il arrive de rencontrer, par hasard, un Cosaque qui se croit Juif, ou si une chrétienne vous regarde avec des yeux bridés dans une peau tartare, ce sont les malheurs des guerres, le sac des villes, qui ont permis ces anomalies. Encore faut-il admirer la persistance du caractère racial à travers plusieurs générations et malgré les nouvelles unions, légales et légitimes, celles-là. Ce Cosaque qui se croit Juif, et dont la vie aura été une longue erreur, n'a pas seulement l'apparence physique d'un Bohmdan Chnonielnicki, les petits yeux perçants et bleus, le nez court, la corpulence, l'allure. Il en a l'âme ! C'est un guerrier sans peur et sans reproche, et qui, non content de combattre lui-même, a fait engager ses deux fils dans les légions.

Ces exceptions reconnues, allons visiter la Palestine, sans sortir de la ville podolienne. A Tarnopol, c'est le sabbat à la synagogue, au propre et au figuré. Couverts de leur chemise mortuaire à bandes noires, les Juifs vont et viennent dans le temple, menant leurs affaires à voix criarde. Mais un vieil homme assis dans un coin a la longue barbe et l'air inspiré des prophètes. Et quand le chanteur entonne un hymne, d'une voix suave et tendre, qui expire sur des notes graves, on est emporté dans les cieux, sur les ailes des séraphins, devant le Dieu unique — quel que soit son nom sur la terre, — qui a créé la beauté et l'amour. A Zolkiew, la

vieille synagogue, d'un très beau style florentin, a été construite par Sobieski. Nos guides en sont fiers. Ils nous montrent l'aigle blanc dans les ferronneries précieuses. On quitte le célèbre édifice, l'esprit perdu dans cette antiquité hébraïque, tellement reculée, tellement vénérable, qu'elle fait de Sobieski, par contraste, notre contemporain. Quelle grave, quelle poignante poésie flotte entre ces murs si vieux par rapport à nous, si récents par rapport à ceux qui viennent y prier ! Le respect nous étirent, devant la fidélité des Juifs à leur religion et à leurs coutumes. C'est la vertu même que nous admirons chez les Polonais. Mais, à cette fidélité passive, inclinée tout en pleurs devant le mur des Lamentations, comme nous préférons l'esprit occidental, que la foi pousse à l'action, à l'offensive, à la victoire !

Polonais d'aujourd'hui, ressemblez-vous à ceux d'autrefois ? Défendrez-vous la Podolie ?

La Podolie est toujours menacée. Elle est toujours l'avant-poste de l'Europe devant l'Orient plein de mystère et de menaces.

Pourrai-je jamais oublier Okopy Swieta Trojcy ? Deux portes fortifiées qui rappellent les travaux de Vauban, sur des remparts qui remontent à Trajan, marquant la limite de notre vieux monde. Quelques pas plus loin, voici le Zbrucz qui forme la frontière entre la Pologne et la Russie des Soviets. J'évoquais la frontière du Mont-Cenis, haut dans les montagnes, mais tout animée de troupeaux, de bergers, d'autos et de voitures. Les relations officielles y sont un peu guindées, mais on a plutôt envie de se taquiner que de se déclarer la guerre. Ne m'étais-je pas assise sur la borne frontière du côté de notre sœur latine, juste pour faire accourir les carabiniers, et rentrer en France d'un seul mouvement, à leur approche ? Que sera-ce à cette frontière-ci ? Les bolcheviks nous regarderont-ils de travers ? Pourrons-nous glisser une ci-

garetté à ces « towarysz » ? J'étais loin de m'attendre au spectacle de fin du monde qui s'offre là !

Le Zbrucz roule tristement au fond d'un ravin des eaux troubles, où trainent des végétations moissies. Deux ponts de pierre attestent par leurs piles que le trafic passait jadis, d'une rive à l'autre, et devait être important, mais leurs tabliers ont été arrachés, et pas un vivant ne se montre en face de nous. On voit des berges, une route, des prés, et pas une âme. D'un massif de sombres verdure sort le faite d'une église, d'aspect fantastique, qui seule suffit à nous dépayser, à nous entraîner au fond de la Moscovie, celle des chroniques passées et celle des rumeurs du temps présent. Elle est peinte en rouge carmin. Un de ses clochers est un cône effilé surmonté d'un bulbe, l'autre est un cylindre, coiffé d'un turban aplati. Ces combinaisons déroutent notre sens de l'équilibre et des proportions, nous laissent sans voix. Où sont les charmantes fantaisies polonaises, qui mettent dans l'architecture une réplique à la Marche Turque de Mozart ? Ce qui commence ici, c'est un monde nouveau, dont nous n'avions nulle idée, et qui nous cause, comme premier sentiment, l'angoisse.

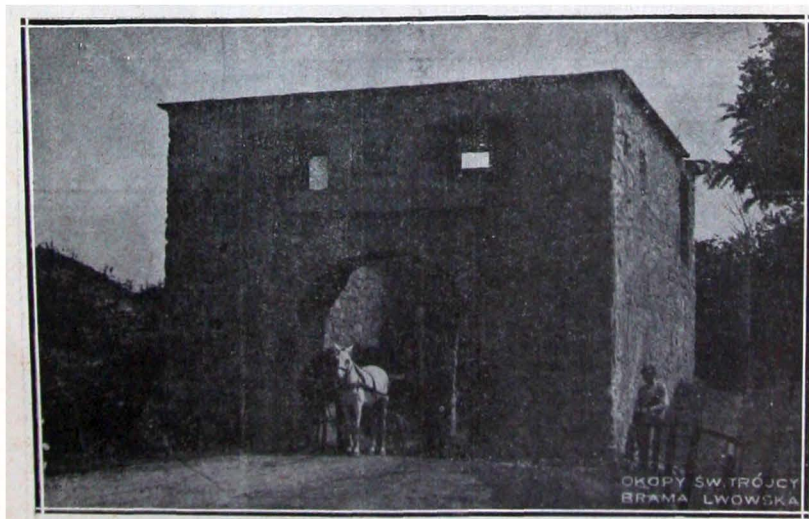
Un des clochers a perdu sa croix. Sur l'autre, la croix penche lamentablement, tout près de tomber. Ainsi est tombé le placage de civilisation que les tzars depuis trois siècles seulement ont tenté de poser sur leur empire.

Nous attendons. Le vent tord les branches tombantes des sapins et des bouleaux ; il en tire des soupirs et des plaintes. Personne ne se montre. L'endroit est inexprimablement sinistre. Ce ravin a l'air d'un coupe-gorge. Partons, partons ! Allons retrouver les Polonais, leur bon sourire, leurs yeux francs !

On nous raconte la dernière histoire du ravin : une paysanne russe a voulu laver son linge dans le Zbrucz, la patrouille bolchévique a tiré sur elle, l'a emportée et l'a enterrée sans attendre qu'elle soit morte.

O mon Dieu ! faites que cette histoire ne soit pas vraie ! On nous la raconte le plus naturellement du monde, comme s'il s'agissait de faits courants. La contrebande se pratique la nuit, à travers le Zbrucz, et la chronique du village passe avec le pain et le sucre.

Autre vision de la Russie des Soviets. C'est à Skala, près des ruines du château des Lanckoroncki. Du haut de la falaise, nous regardons le village bolchévick étalé devant nous sur la rive. Nous n'en perdons pas un détail. Voici les chaumières, identiques à celles de la Podolie, et derrière eux, les champs immenses et féconds. On ne voit qu'une meule : le gouvernement fait emporter le blé sitôt qu'il est récolté, et ne laisse au village que la quantité qu'il a jugée nécessaire à la consommation. Les champs sont bien cultivés : on y travaille parfois de jour et de nuit, sur l'ordre des autorités soviétiques. Mais où sont les oies, ce trait essentiel du pays polonais ? Où sont les poules, les dindons, les canards, qui mettent tant de gaieté autour des fermes ? « Ils sont tous ensemble », répond la vieille Juive qui fait paître sa chèvre près de nous. « On n'a pas le droit d'avoir des animaux chez soi ! » Une vingtaine de « babas » sont en train de laver leur linge, toutes ensemble. Toutes ensemble, elles se lèvent et regagnent leurs chaumières. Aurait-on militarisé jusqu'aux lavandières ? La Juive me dit que oui, et je ne puis le croire. Mais s'il en est vraiment ainsi, ô ruines de Skala, relevez-vous, ne permettez pas que la liberté des humbles et des pauvres, si limitée déjà, le soit encore davantage !



PORTE DE LÉOPOL
à Okopy Sw. Trojcy.

Trembowla, Zbaraz, Skala, leurs dernières pierres se sont disjointes et croulent sur l'herbe. Ceux qui les animaient de leur joyeuse vaillance, les héros célébrés par Sienkiewicz, sont retournés à la poussière. Si les Soviets traversent le Zbrucz, faudra-t-il battre le rappel sur leurs cercueils, comme le prêtre qui célébrait le service funèbre de messire Wolodyjowski?

Pendant que je me le demande, le chauffeur de notre auto me raconte mille histoires, avec son bagout de Léopolitain. Quand nous avons passé auprès de la frontière polono-roumaine que le Dniester découpe en golfes, en caps, en presqu'îles emboîtées les uns dans les autres comme les sutures compliquées d'une boîte crânienne, Surowka a jeté ses bras l'un au ponant, l'autre au levant, montrant avec emphase les deux rives chargées de maïs, de blés, et de forêts, identiques en richesses et en grâce, et il s'est exclamé, à voix sarcastique : « Que la Pologne est belle! Que la Roumanie est laide! » On ne pouvait railler plus finement le chauvinisme. Mais de combien de degrés Surowka s'en écarte-t-il?

Je viens d'essayer sur lui mon polonais en le traitant de diable cornu, et voici qu'il me répond : « Quand je me présenterai à la porte du ciel, saint Pierre froncera le sourcil et me rappellera toutes mes amourettes. Mais je crierai : A moi, mes compagnons d'armes! Vous qui avez souffert avec moi, vous qui êtes tombés près de moi, fichez-moi ce vieux-là à la porte du Paradis, que j'y vienne avec vous! — Et mon général viendra, et me dira : Te voilà enfin. Donne-moi donc mon sabre. Je dirai à saint Pierre que je te garde ici pour t'occuper de mon sabre! — Et le Bon Dieu sourira dans sa grande barbe, en pensant : Il a bien aimé sa patrie, il faut le laisser entrer. »

C'est ainsi que j'apprends que cet allègre et frénétique chauffeur est un des défenseurs de Léopol.

Maintenant, il va me montrer tout au long du chemin les tranchées où il a combattu les Ukrainiens, les tombes de ses amis, volontaires comme lui, la prison où son arrêt de mort lui fut signifié un soir pour le lendemain matin, la fenêtre par laquelle il a sauté, les sentiers par lesquels il a rampé. D'un main retenant le volant, il lance l'autre en mille gestes : coups de poing, coups de baïonnettes, menaces, puis il rattrape sa cigarette... — On lui avait ligoté les poignets avec du fil de fer barbelé avant de le battre... — Je ne saisis plus maintenant dans son discours forcené, mais toujours joyeux que des mots terribles : assassiné, enterré, pendu, vengé...

C'est ainsi, en risquant une catastrophe, que j'ai pénétré à la suite de Surowka dans l'histoire contemporaine.

Les croix des cimetières militaires continuent à me la raconter. Les légionnaires de Pilsudski ont passé là, sont tombés là. Une poignée en face des armées colossales des Etats modernes, presque sans armes devant l'artillerie lourde et les mitrailleuses, ils sont allés pour forcer le destin. Mickiewicz avait dit : « Homme, si tu connaissais ta puissance, tu pourrais du fond d'une prison faire crouler ou relever les trônes. » Les Polonais ont eu foi dans le prophète. La Podolie entretenait son souvenir : partout nous rencontrons sa statue, ou tout au moins des plaques apposées en l'honneur du centenaire de sa naissance. Cette foi d'illuminé a conduit les jeunes hommes de 1914 sur les traces de leurs aïeux. Le destin a obéi, la Pologne a été libérée.

La continuité de l'âme polonaise, dans l'esprit de sacrifice et d'amour de la liberté, je l'ai sentie à Trembowla, en écoutant le gardien du château nous conter l'histoire de la castellane. Il récite d'abord une leçon déjà mille fois débitée. Mais les visions qu'il fait surgir des vieilles pierres, il les



RUINES DU CHATEAU DE SKALA.

voit comme nous, il en est ému. Ce n'est plus un guide, c'est un homme enflammé par la grandeur d'une époque redevenue pour lui le présent! Il en est transfiguré. Il est un des soldats de la castellane; il obéira au mot d'ordre qu'elle a lancé, il y a quatre siècles, si l'envahisseur revient.

Les chevaliers ailés du temps de Sobieski doivent regarder avec une indulgence paternelle ces garçons qui ne sont pas de leur caste, mais qui sont Polonais, eux aussi, et qui les ont si bien continués. Tandis que j'y songe, voici Surowka qui montre le poing à l'Allemagne, aux Soviets, en riant : « Qu'ils viennent ! Je retiendrai la terre polonaise avec mes dents ! Qu'ils essayent de toucher au Couloir, ou à la Podolie ! »

Jeszcze Polska nie zginela
Poki my zyjemy!

La Pologne n'est pas morte, tant que vivront les Polonais ! Ces gens du peuple, ces étudiants, ces jeunes filles, comme hier à Léopol, remplaceront s'il le faut les soldats. Ils sont si simples, si bons enfants, si modestes, qu'on ne le dirait pas, mais l'histoire l'affirme. Et la France ne les aiderait-elle pas ?

A Tarnopol, un monument avait été érigé par les Autrichiens en l'honneur de Guillaume II, une pierre rapportée d'un champ de bataille. Un peu scandalisée de la savoir encore là, au beau milieu

d'un jardin public, je fus réconfortée en constatant que l'inscription allemande avait été lapidée. Mais quel flot de plaisir me souleva quand je lus, ayant fait le tour de la pierre, cette suite, en français :

« Et le 16 juillet 1919, le 6^e régiment de chasseurs polonais, sous le commandement du général de Champeaux, vint délivrer définitivement Tarnopol. »

Un Français au service de l'Autriche, le général Souvent, gouvernait la ville avant la guerre. Il fut destitué pour n'avoir pas voulu sévir contre les Polonais.

Il y a déjà plus d'une tradition franco-polonaise sur cette terre de Podolie. J'en atteste tous les anciens combattants français qui y sont allés après la grande guerre, pour voir du pays, et qui sont revenus avec l'orgueil et l'amour d'une seconde patrie.

Pour moi, j'ai terminé mon voyage en Podolie avec l'exaltation de celui qui vient de découvrir une terre nouvelle. J'emporte en esprit ces grands espaces et ces grands souvenirs. Je les évoquerai souvent, pour me sentir baignée de souffles héroïques. Chaque fois que je le pourrai, je reviendrai vers toi, Podolie, terre de vaillance, de sacrifice et d'amour, écouter dans ton silence les hymnes de la toute puissante joie.

Rosa BAILLY.



LES VOYAGES



Une Polonaise sur "Le Toit du Monde"

Il y a près d'un an que paraissait à Rome un livre intitulé : « La première expédition italienne à travers le Pamir » (La prima spedizione Italiana attraverso i Pamiri). Ce livre publié par la Société Royale Italienne de Géographie avait pour auteur Mme Edwige Toeplitz-Mrozowska.

Edwige Mrozowska ! Les habitués du théâtre municipal de Léopol se souviennent bien des débuts en 1900 au théâtre municipal d'une jeune actrice pleine de charme, mais qui ne pouvait arriver à vaincre le « trac ». Quand son talent se fut affermi et épanoui, les scènes de Cracovie et de Varsovie se la disputèrent. Peu de temps avant la guerre, elle se rendit à Rome pour faire des études artistiques, et la guerre l'y surprit. En 1918 elle épousa un grand financier italien, polonais d'origine, M. Toeplitz, directeur de l'une des plus grandes banques d'Europe « Banca Commerciale Italiana ». Le carrière artistique de Mme Mrozowska

était terminée; une seconde carrière commençait, encore beaucoup plus émouvante et pleine de sensations extraordinaires.

Une des impulsions les plus irrésistibles que connaisse la nature humaine s'empare alors d'Edwige Mrozowska, la passion des voyages. Dès 1919 Mme Mrozowska commence la série de ses voyages en Asie : elle visite Ceylan, les Indes du Sud, Madras, Madura; en 1921 elle fait un voyage dans les Indes Septentrionales et Centrales; en 1923 elle traverse l'Asie Mineure et la Mésopotamie pour se rendre en Perse. En 1927 a lieu sa grande expédition asiatique, dans les régions qui ont toujours attiré les explorateurs : le Kachmir, le Ladak et le Thibet.

Toutes ces expéditions constituent en quelque sorte de voyages d'essai, une préparation à la magnifique expédition que Mme Mrozowska entreprend en 1929 quand, à la tête de la première

expédition transpamirienne préparée par elle, elle traverse la Russie, le Turkestan et le « toit du monde », le Pamir.

Cette expédition est plus encore qu'un exploit sportif, elle est un voyage scientifique et Mme Mrozowska en a exposé les résultats dans le livre qu'elle a écrit avec son extraordinaire don de narration. La petite troupe a traversé à cheval les étendues désertiques centrales de l'Asie; elle en a rapporté des collections curieuses et un film documentaire d'une longueur de 2000 mètres, qui est le premier film pris dans cette région.

L'expédition de Mme Mrozowska se mit en route le 2 juin 1929; elle partit de la ville de Osh, à la limite du désert du Turkestan. Elle se composait de quatre personnes : Edwige Mrozowska, un professeur de l'Université de Rome, Capra, le secrétaire de l'ambassade d'Italie à Rome, Vicicha, et l'opérateur de film, Dorna. Grâce à l'appui du gouvernement italien, ils avaient reçu l'autorisation de pénétrer en Turkestan.

Comme bagages, ils emportaient avec eux 32 coffres renfermant le matériel scientifique, les provisions, les armes et un appareil cinématographique. L'escorte se composait de six porteurs (plus tard on porta leur nombre à 12), de 12 chevaux et de quelques rennes.

M^{me} Mrozowska dirigea son expédition du côté du Pamir pour passer après les vallées qu'avait exploré à plusieurs reprises en 1888 le général Grabczewski. Elle traverse la vallée de Fergan, elle passe le défilé de Taldik à 3.535 m., et se dirige vers la vallée de l'Altaj. Parmi des difficultés sans nombre, l'expédition gravit les sommets du Transaltaj, désert où de temps en temps apparaissent quelques rares tentes de Kirguizes. Enfin, après avoir passé le défilé de Kizil-Art (4.200 m.), l'expédition voit devant elle, dans toute leur puissance, les sommets du Pamir.

L'expédition avance lentement dans les vallées désertes que traverse la rivière Markan-su; les difficultés augmentent à chaque pas. Leur route conduit les explorateurs devant le plus grand lac du Pamir, le lac de Kara-Kul et franchit la frontière orientale de la république de Tagik. Un immense désert avec de nombreuses couches de loess s'étend devant les yeux des voyageurs. Le vent qui souffle du Pamir soulève des nuages de sable. Au loin se dressent les glaciers de Kargosh-Pamir et d'une branche du Transaltaj. Quelques lacs rompent la monotonie de cet immense désert.

Les conditions de voyage changent complètement. Le froid devient beaucoup plus intense et le désert de plus en plus sauvage. Après 14 jours de marche l'expédition s'arrête à 3.640 mètres et descend lentement en suivant les bords de la rivière Murghab. Puis l'expédition se dirige vers le sud et descend jusqu'au lac Sasik-Kul. Ses bords marécageux fournissent de nombreux échantillons de la flore des lacs du Pamir.

L'expédition traverse encore le défilé du Koite-sek à 4.316 mètres et oblique vers le nord-ouest. La végétation devient de plus en plus abondante. Le paysage de la province de Shugnan présente un contraste frappant avec le paysage gris, désertique, du Pamir. Des champs de blé apparaissent, des fleurs, des chaumières. Horog, situé à la frontière de l'Afghanistan, est une véritable oasis de verdure.

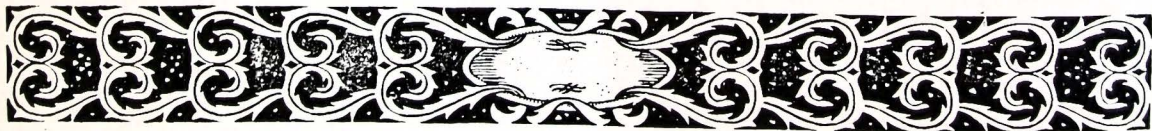
Après cinq jours de repos, l'expédition repart, en suivant le cours de la rivière Sach-Daria, qui coule largement dans une vallée pleine de verdure; de petites villes sont rencontrées au passage.

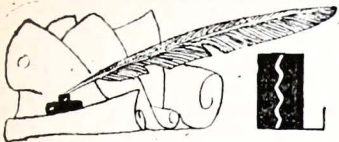
Puis la vallée se resserre, le paysage redevient sauvage et après cinq jours de marche, une tempête de neige s'abat sur l'expédition. La végétation est de plus en plus pauvre et la température baisse sans cesse. L'expédition marche pendant plusieurs jours à une altitude de 4.300 à 4.400 mètres environ. Elle traverse les rivières l'Amoudaria et l'Ishtik, et enfin se dirige vers le nord, dans les régions non encore explorées. A travers des vallées larges de plusieurs kilomètres et où dévalent des pierres, à travers la neige, elle atteint la « Vallée de l'Italie » (vallée d'Italia), comme la nomment nos voyageurs, située à 4.000 mètres.

Après avoir découvert et exploré cette magnifique vallée, large de 4 à 5 km. ils reviennent à leur point de départ où ils arrivent le 7 août.

L'expédition de Mme Mrozowska vient compléter de façon précieuse les études faites sur les déserts du Trans-Altai et du Pamir par Swen Hedin (1894), Curzon (1896), le voyageur danois Olufsen, et toute une série d'explorateurs allemands, anglais et russes qui se sont tous dirigés vers le « toit du monde ».

Cette expédition fait honneur à la science polonaise, aux explorations polonaises qui, à cause des conditions défavorables, n'ont pu se développer au xx^e siècle.





LES LITTÉRATURES



Un romancier Polonais

Ferdinand Goetel



FERDINAND GOETEL.

L'année dernière, le grand prix littéraire de la République Polonaise (15.000 zl. c'est-à-dire 45.000 fr.) a été attribué à Ferdinand Goetel pour son roman « Au cœur des glaces ».

Goetel appartient au groupe de ces écrivains d'avant-garde qui ont commencé à écrire après la guerre.

Son premier livre « A travers l'Orient en flammes » a paru en 1921. Puis il publia successivement « La Commission », « Kar-hat ou la première neige (1) », « l'Adjudant Kos (2) », « Samson et Dalila (2) », « Le pèlerin de Karapet », « Schmerzenreich », « Humanité », « Au jour le jour », « L'Égypte », « Humoresques », « L'île dans les brouillards du nord », et enfin « Le cœur des glaces » qui vient d'obtenir le prix.

C'est un bagage important pour une période qui comprend à peine dix ans. Cependant la quantité à elle seule n'aurait pas grande importance au point de vue littéraire, mais Goetel a montré, dès ses premières œuvres, qu'il était un écrivain d'un talent original, vigoureux et qui a devant lui un bel avenir.

Goetel possède deux qualités remarquables; la

force, la puissance d'un homme qui sait ce qu'est la lutte avec la vie et la lutte pour la vie, et en même temps le sentiment profond des souffrances humaines. Goetel est entré hardiment dans l'arène littéraire; il y apportait les sentiments tirés de ses souvenirs personnels, car il a passé plusieurs années au Turkestan comme prisonnier de guerre.

C'était des sentiments, des impressions exotiques, car ils provenaient non seulement d'un autre ciel et d'un autre soleil, mais aussi de deux civilisations différentes : la guerre et la révolution bolchévique.

La guerre et la révolution, qui ont bouleversé le monde contemporain, ont transformé son visage, mais ils ont aussi transformé profondément chaque âme humaine et ils ont fait apparaître dans l'homme civilisé des possibilités psychologiques inattendues. En même temps, l'homme vraiment barbare, sauvage, s'est opposé à cet homme civilisé devenu barbare.

Ils étaient tous deux des créatures humaines, et cependant ils sont devenus des loups l'un pour l'autre.

Goetel a pénétré jusqu'au fond ces deux aspects de l'homme. Il a appris à le regarder et à l'apprécier avec impartialité.

Rien n'a échappé à son regard d'observateur : ni les instincts criminels, ni les sursauts de noblesse, beaucoup plus rares d'ailleurs. Il en a créé pour nous toute une galerie de types originaux, qui se détachent, par leur dessin et leur contenu intérieur, des « caractères » sans caractères, banalisés par la littérature.

Les héros ont, avant tout, un « caractère » chose assez rare dans les nouvelles et les romans polonais où les héros ne sont souvent que des personnages de littérature.

Goetel s'est éloigné le plus possible de la littérature; il a pénétré dans la vie réelle, palpitante, aux moments où elle se mesure avec son plus grand ennemi : la mort.

L'homme oscille entre la vie et la mort. L'essence de la vie est constituée précisément par une lutte incessante contre la mort. Cette oscillation n'est jamais apparue plus clairement que pendant la guerre et pendant la révolution. Celui qui a vécu l'une et l'autre doit être familiarisé avec la mort.

Nous ne connaissons pas les expériences personnelles de Goetel. Nous connaissons seulement leur réflexion dans ses œuvres et nous pouvons en con-

(1) Paru en traduction française à la Renaissance du Livre.

(2) Paru en traduction française à la N. R. F.

clure que la réalité où a vécu l'auteur des nouvelles et des romans turkestanais, doit être proche de celle où vivent ses héros. Et leur sort a un caractère plus tragique encore que dramatique.

Le tragique a imprimé son cachet particulier sur l'art de Goetel.

Les héros sont des hommes venus de différentes latitudes ou longitudes. Mais leur race, leur nationalité importe peu; seul, ce qu'il y a en eux de véritablement humain est important. L'élément primaire, qui réunit tous les hommes, à la surface de la terre, en une seule famille, c'est d'abord la souffrance, puis la compassion pour cette souffrance. Il y a aussi la passion qui, comme un orage, et selon les mêmes lois de la nature, bouleverse l'âme de l'Européenne civilisée et l'âme à moitié sauvage de la jeune Tartare Kumré, qui fait naître l'amour « fort comme la mort ».

Nous sommes frères dans la souffrance, dans l'amour et dans la mort. Telle est l'éternelle vérité

humaine que Goetel a su bien lire dans les yeux des hommes.

Cette conception a conduit Goetel à un large humanitarisme, et l'on peut dire que les héros de ses romans ne sont pas des individus particuliers, mais l'humanité tout entière.

C'est pourquoi l'œuvre de Goetel dépasse les frontières naturelles; elle est accessible à tous et émouvante pour tous.

Aucun des écrivains contemporains n'a devant lui les portes aussi largement ouvertes sur le monde que Goetel.

Il peut être traduit dans toutes les langues; personne ne lui reprochera son « polonisme étroit ».

Proche de la nature qu'il connaît et qu'il aime, proche de l'homme qu'il connaît aussi et qu'il aime, Goetel avance d'un pas assuré dans ce domaine de la jeune littérature polonaise renouvelée par la guerre et tournée vers l'avenir.

Z. DEBICKI.

« Kar-Chat » ou la Première neige

Ferdinand Goetel fut surpris par la révolution russe à la frontière de l'Afghanistan. Il fut obligé d'aider à la construction d'un camp de l'armée rouge. Enfin, il parvint à s'enfuir.

De ses aventures, il a tiré un roman « Kar-Chat », dont le principal épisode se déroule pendant la fête de la première neige (Kar-Chat) chez les Afghans. Cette fête consiste en des courses à cheval éperdues, dont le héros du roman, Stanislas, profitera pour s'évader de la Russie rouge. Il a été aimé d'une jeune indigène, Kumré, qui a disparu.

Stanislas rencontre un ancien compagnon d'armes, devenu commissaire bolchevik, qui l'injurie et le menace.

Tout à coup, derrière eux et derrière le mur, ils entendirent un léger bruit tel celui d'un pas furtif. Ils tournèrent la tête : par dessus le mur une main apparut qui tenait une feuille de papier blanc. Le commissaire bondit et saisit cette main avant qu'elle eut jeté le message. Un faible cri de douleur se fit entendre. C'était une voix de femme. Alors Stanislas, qui avait suivi cette scène d'un œil stupéfait, accourut et d'un geste violent délivra la main prisonnière. On entendit le pas rapide de la messagère se dirigeant vers le sentier.

Les deux hommes s'affrontèrent.

— Traître, je vais te tuer, siffla le commissaire entre ses dents.

— Tire, riposta hardiment l'autre. Je ne suis pas un traître.

Le commissaire hésita, mais il jeta le revolver et courut vers les chevaux. Stanislas le suivit. Ils furent en selle en un clin d'œil et la poursuite commença. Le commissaire poursuivait la femme, l'autre poursuivait le commissaire. Ils la virent qui traversait péniblement les fourrés. Le commissaire

croyait déjà l'atteindre quand elle déboucha dans les champs et tout de suite pressa son allure. Elle devait avoir un cheval merveilleux, car en un instant elle fut très loin. Le commissaire mit son cheval au galop. Il cherchait par des coups à exciter l'animal. Derrière lui, Stanislas s'était élancé sur son kraibare. Il avait lâché les rênes et volait à travers l'espace.

Il comprit bientôt que cette course folle était dirigée vers le sentier qui menait au grand gué. Il en fut certain lorsqu'il entendit le bruit dur des sabots sur le roc. Il se rappela alors ce sentier si étroit au bord de l'abîme; il revit le pont suspendu sur le ravin, et mentalement il se replia sur lui-même et se prépara à un suprême effort. Il n'avait plus qu'une idée : aller de l'avant. Du reste il cessa bientôt de penser à autre chose qu'à se maintenir sur sa monture et à l'aider. C'était vraiment la course à la mort. Un trou, un tas de neige, un faux pas suffisait à les précipiter dans l'abîme. Il se souleva un peu sur sa selle pour laisser le cheval plus libre. Son instinct lui faisait se pencher d'un côté ou de l'autre, quand l'intelligent animal franchissait des obstacles invisibles pour son cavalier ou lorsqu'il s'arrêtait devant eux. Mais la noble bête avançait d'un pas incroyablement sûr, bien que de plus en plus rapide.

Ils traversèrent le pont suspendu qui fléchissait sous eux. Les cheveux du cavalier se hérissaient aux craquements des trones branlants. Mais ils passèrent. Stanislas jeta un regard en arrière. Une ombre noire glissa au-dessus de sa tête : un couple de vautour les suivait. La mort nous guette, pensa-t-il. Et il trembla jusqu'au fond de l'âme. Au-delà du pont, la neige recouvrait le sentier d'une couche plus épaisse et déjà durcie. Ils ralentirent.

Le bruit des sabots se tut; mais on entendit plus distinctement le bouillonnement de l'eau dans l'obscurité profonde du ravin.

La mort nous guette, pensa-t-il encore. Il se rapela le gué infernal...

Revenir sur ses pas? Il regarda derrière lui et vit avec stupefaction que quelqu'un le suivait à cheval, et de près.

— En avant, Arab; en avant... Kumré se fatigue. En avant!

C'était la voix de Sarkar.

La distance qui séparait la jeune fille du commissaire avait sensiblement diminué, car le grand cheval de celui-ci avançait dans la neige plus facilement que le petit cheval de Kumré. Ils arrivèrent l'un derrière l'autre au gué.

Le commissaire vit la jeune Sarte qu'il poursuivait diriger résolument son cheval droit dans le ravin où hurlait le fleuve. Il eut une hésitation et regarda en arrière. Il se vit poursuivi par deux cavaliers au lieu d'un. Alors il jeta un cri, frappa son cheval et se précipita dans l'eau à la suite de Kumré.

— Il fuit, pensa Stanislas. Il va se tuer.

Il frissonna en voyant la force et la rapidité du courant. Pour la première fois il frappa sa monture. Il voulait arriver à temps au fond de ce gouffre sombre où tourbillonnaient les eaux furieuses. Il entendit quelque part, près de lui, la voix prudente de Sarkar; mais il n'essaya pas de comprendre ce que le Sarte lui disait. Il voyait dans la main du commissaire un sabre nu. Mais il ne parvint pas à l'atteindre, et tous les trois ils tombèrent dans les eaux du gué infernal.

Des vagues glacées l'enveloppèrent. Il ne savait pas où il était tombé et resta d'abord immobile, toute son attention concentrée sur les efforts de son cheval qui cherchait à prendre pied. Tiendrait-il? Résisterait-il au flot? Nagerait-il? De quel côté irait-il? Ah! s'il pouvait seulement se tourner vers le rivage.

Le cheval s'élança à deux reprises, et enfin, de ses jambes puissantes, s'appuya sur le fond. Et il avança tout droit à travers le gouffre. Alors donc, en avant, au nom du Père et du Fils... Stanislas lâcha les rênes et s'en remit à la grâce de Dieu. Il avait l'impression que le cheval prenait la bonne direction : un peu en biais, en remontant. Et à cet endroit l'eau était curieusement calme et peu profonde au milieu de la fureur du fleuve. Ils étaient dans la bonne voie.

Rassuré sur son sort, il se rappela subitement les autres. Il se dressa sur ses étriers, et la terreur le prit quand il les vit beaucoup plus bas, déjà entraînés par les flots. Le petit cheval de Kumré allait toujours en avant, dans l'eau jusqu'au cou, et, derrière lui, le cheval du commissaire faisait des efforts désespérés.

— Arrêtez! au nom de Dieu, arrêtez! Venez par ici, leur cria-t-il de toutes ses forces.

Ils ne l'entendirent pas. Il obligea son cheval à descendre vers eux. Il sentait trembler sous lui la bête épouvantée. Il atteignit presque à la nage le

commissaire arrêté, impuissant, au milieu des vagues qui l'assaillaient.

— En arrière! s'écria-t-il en s'emparant des rênes. Par là, c'est la mort!

Le commissaire le regarda stupide :

— Mais l'autre?

Et il montrait le gouffre.

Là où luttait un instant auparavant le petit cheval de Kumré, les vagues se renfermaient maintenant, triomphantes. Pas à pas, ils regagnèrent pourtant la rive.

Le commissaire parla le premier.

— C'est horrible! L'autre... l'autre s'est noyé...

Qui était-ce?

— Qu'importe? Il a été et il n'est plus. L'eau l'a emporté là-bas, dans le ravin...

Stanislas ne pouvait détacher ses regards du fleuve qui semblait maintenant se calmer, diminuer, rentrer sous terre. Il avait froid. Une main se posa doucement sur son épaule. Il entendit une voix presque suppliante :

— Et maintenant, Ephrem?

Il ne répondit pas. Ses yeux cherchèrent Sarkar qui se tenait tout près immobile.

— C'était exprès? lui demanda-t-il péniblement.

— Je ne sais pas. Elle devait te conduire jusqu'ici. Ensuite c'était mon tour.

— Pour aller où?

— Où tu aurais voulu, Arab.

Il baissa les yeux et réfléchit. Puis il fit brusquement un signe de croix et se tourna vers le commissaire.

— Je crois que nous sommes quittes?

— Mais que veux-tu faire?

— Traverser le fleuve et m'en aller. Tu veux m'en empêcher?

— Mais tu es libre! Pourquoi traverser maintenant? Attends le jour. Je te donnerai des hommes, on t'accompagnera; peut-être irai-je moi-même. Tenter de traverser à présent est une folie...

— Adieu! Je ne veux pas attendre! Alors nous sommes quittes.

Il lui tendit la main.

— Et toi aussi, adieu, Sarkar. Dieu te garde!

Mais le Sarte tourna son cheval vers le gué.

— Je t'accompagne, Arab. Tiens-toi près de moi, dit-il d'une voix calme.

Ils entendirent derrière eux la voix du commissaire.

— Ephrem! Tu ferais mieux d'attendre!

A l'entrée du gué ils s'arrêtèrent, et involontairement regardèrent le point où, pour la dernière fois, ils avaient vu, au-dessus des flots, la silhouette de la jeune fille.

— Il n'y a pas de force, il n'y a pas de puissance plus fortes que Dieu Un, murmura le Sarte en plongeant dans l'eau.

Sur le rivage, le commissaire les suivait des yeux en se frappant la poitrine.

— Qu'ils traversent! Grand Dieu! Qu'ils traversent!

Ferdinand GOETEL.

« Kalikant » le Souffleur d'Orgue

(SUITE ET FIN)

Le souffleur d'orgue écoutait le maître et se pénétrait de la joie de la nature. Il tendait l'oreille aux mélodies magiques qui résonnaient autour de lui, dans le vent du soir, dans le murmure des arbres ou dans les ruisseaux. Les nuages qui glissaient dans le ciel jouaient pour lui, les fleurs, distribuées au hasard, jouaient pour lui. La musique des sons se mélangeait en lui avec la musique des couleurs inondant le monde entier au lever du soleil, pendant les après-midis luisantes de chaleur ou au coucher du soleil, quand le jour prend la couleur d'une orange.

Plus d'une fois, inconsciemment, en présence de la nature, il chantait un hymne qui l'empor- tait lentement, lentement, là-haut, au delà du monde. Quand Maître Mathieu lui eut appris l'hymne de saint François d'Assise, il n'y eut pas de jour qu'il ne le chantât.

« Seigneur Dieu, très haut, très bon, très puissant... »

« La louange de la créature » que chantait saint François était pour le Père Mathieu une source d'inspiration, un puits de joie où il s'abreuvait et qu'il partageait avec autrui. Car, en vérité, ne sont-ils pas, selon la parole de saint François, les serviteurs de Dieu, ces musiciens qui font participer les cœurs aux joies spirituelles... Cette source très pure les abreuvait maintenant tous deux, elle était leur prière quotidienne, leur hymne d'amour et leur chant ensoleillé.

Mieszko sortait de ces moments d'extase épuisé, mais avec une telle clarté sur le visage que Maître Mathieu, habituellement bavard, se taisait en regardant avec admiration le visage inspiré de son aide. Il remerciait Dieu de lui avoir donné un successeur aussi remarquable. Il le familiarisa avec les mystères de son art. Bientôt cependant il comprit que ce qu'il donnait était insuffisant. L'élève complétait lui-même ce qui lui manquait par une fréquentation incessante de la nature.

Mais si Maître Mathieu enseignait à son élève tout ce qu'il savait, il resta cependant une connaissance à laquelle il ne l'admit pas : il ne lui enseigna pas à jouer de l'orgue. Il remettait cet enseignement à plus tard. Il considérait cet art comme un sommet : il fallait s'y préparer pendant de longues années. Lui-même avait dû faire de longues études avant d'arriver à ce sommet dont il avait la garde au couvent. Ce n'était pas en vain qu'il avait fait la connaissance de Francesco Landino de Florence, Antonia Sgarciapulo, Claudio Merulo et du plus grand des maîtres : Girolamo Frescobaldi. Il pensait que malgré les dispositions extraordinaires du petit souffleur d'orgue, il cou-

lerait encore beaucoup d'eau avant qu'il apprenne à jouer de l'orgue. Peut-être intervenait ici l'humaine faiblesse, bien pardonnable, du maître Mathieu ? Qui sait ? Mieszko n'osait pas lui demander nettement de lui apprendre à jouer de cet instrument. Il ne l'en observa qu'avec plus d'attention.

Cependant cela ne lui suffisait plus.

Une force toute-puissante le poussait vers le clavier. Mais la pensée qu'il pourrait le toucher sans la permission du Maître l'effrayait d'effroi, comme s'il commettait un sacrilège.

Il lutta longtemps contre lui-même.

Mais son désir fut le plus fort.

Une nuit, il se leva de sa couche et tout doucement, pour ne pas éveiller le maître qui dormait dans la chambre à côté, il se dirigea vers le temple. Il entra directement dans le chœur.

Son cœur battait à se rompre dans sa poitrine.

Le plus léger bruissement augmentait son effroi et sa terreur.

Il revint à lui au bout d'un moment et il s'approcha du clavier. A la lumière de la lune, le clavier blanc étincelait comme une ceinture faite de petits rectangles d'argent. Dans le haut les tuyaux noirissaient, semblables à des figures humaines étirées avec leurs lèvres entr'ouvertes ; ils semblaient le regarder d'un air hostile.

Tout était silencieux, comme enveloppé de magie. Mieszko demeura un moment immobile ; enfin il monta le petit escalier et s'assit sur la grande chaise de Maître Mathieu.

Ses mains tombèrent d'elles-mêmes sur le clavier.

L'inspiration fit trembler tous ses nerfs.

Ses doigts commencèrent à courir légèrement, sans effort, sur les touches, comme s'ils n'avaient jamais fait autre chose que jouer. Et l'âme du petit souffleur d'orgue s'épanouit. Des mélodies renfermées en lui se mirent à jouer : le petit souffleur d'orgue avait l'impression que l'orgue jouait seul et que tout le temple, jusqu'à la voûte, était empli de musique. Mais c'était seulement l'âme de Mieszko qui jouait.

Depuis cette soirée le souffleur d'orgue s'échappa toutes les nuits de sa chambrette pour jouer dans le temple des hymnes à la gloire de Dieu.

Un jour le supérieur apprit que son évêque se préparait à visiter la communauté. Tout ce qu'il y avait de vivant dans le couvent se mit à organiser une belle réception à ce haut dignitaire.

La ville s'agitait comme une ruche.

Courses, promenades rapides, allées et venues, l'emplirent de bruit et de rumeurs. Les honorables conseillers firent publier par leurs hérauts à tous les coins de la ville qu'elle devait revêtir des ornements frais et nouveaux. On commanda pour l'arrivée de l'évêque des festins et des jeux bruyants destinés au peuple. La joie régnait parmi les bourgeois comme il faut! Du matin au soir, ils fouillaient dans leurs coffres pour y trouver les vêtements les plus magnifiques et les plus pompeux, car ce n'est pas tous les jours que l'on reçoit une chevalerie aussi bien née.

L'arrière-ban dispersé attirait déjà dans la ville les magnifiques postes de chevalerie. Les auberges craquaient sous l'abondance des hôtes.

Le couvent tout entier était aussi en mouvement. On s'affairait. On rangeait, on époussetait, on balayait. Le supérieur demanda à Mathieu de composer une œuvre musicale pour saluer l'hôte très honorable. Le vieux s'épuisait à composer cet hymne. Pendant des jours entiers il dessina des signes musicaux. Mais la vieillesse n'est pas heureuse. Deux jours avant l'arrivée de l'évêque, le maître Mathieu, malade, dut s'aliter. A cette nouvelle, les autorités du couvent furent consternées.

Les bons Pères furent très affligés de cette nouvelle. Comment? Leurs orgues fameux et leur célèbre maître devraient se taire quand l'évêque serait au milieu d'eux? Envoyer chercher un autre maître? Il n'était plus temps. Du reste, les maîtres n'étaient pas très nombreux.

A l'instant, le supérieur se rendit en compagnie du Père Cyprien chez Maître Mathieu. En entrant dans sa petite chambre, ils le trouvèrent occupé à dicter des notes à son souffleur, tout en battant la mesure avec sa main. A la vue des nouveaux-venus, Maître Mathieu interrompit son travail et les salua d'un pâle sourire. Le supérieur s'approcha du lit du malade.

— Vous nous faites une grande peine, Père, avec votre maladie.

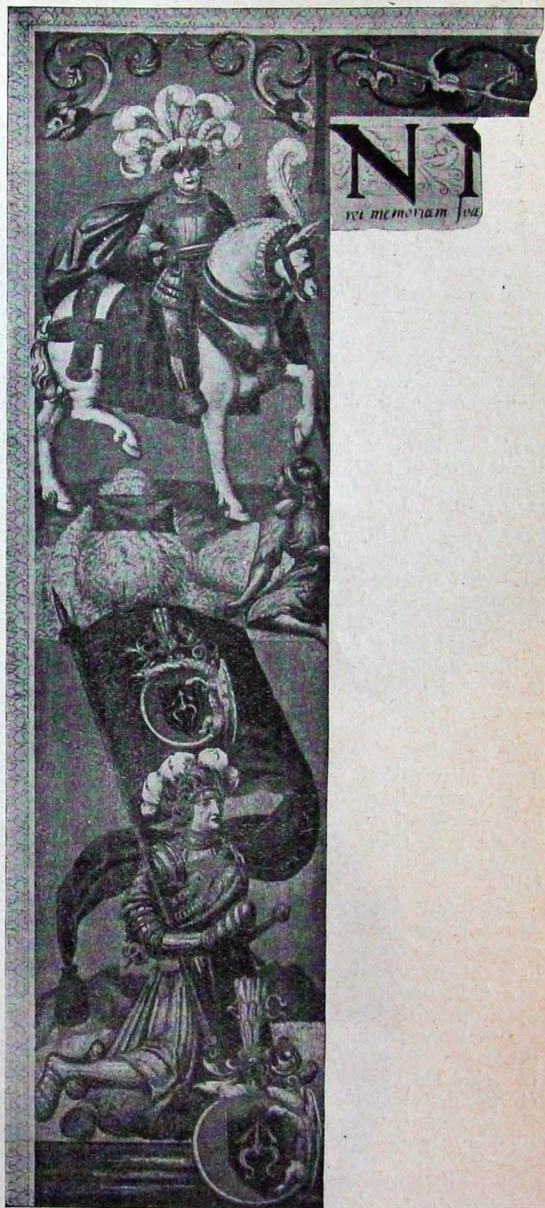
— C'est la volonté de Dieu, Monsieur le Supérieur. J'ai fini mon temps. Je ne vais pas vers la peine, mais vers la joie.

— N'effrayez pas nos cœurs, Père! Et cela, au moment où l'évêque doit venir chez nous? Les orgues se tairont donc, et leur très grand maître? Pourtant l'évêque a plus d'une fois été enchanté de votre musique qui honorait Dieu d'une façon si haute.

Maître Mathieu ne disait rien. Car, que pouvait-il faire: Il se reprocha alors son égoïsme de vieillard qui l'avait empêché d'enseigner son art au petit souffleur d'orgue.

Mieszko, debout aux pieds de son maître, le regardait attentivement. Il semblait lire la lutte qui se livrait dans l'âme de Mathieu. Il s'approcha de lui et embrassa de tout son cœur ses vieilles mains. Maître Mathieu comprit. Il attira à lui le souffleur d'orgue et le baisa au front. Puis il se tourna vers le supérieur et il lui dit :

— Je prierai Dieu de me donner la force de saluer notre évêque.



STANISLAS DE CRACOVIE.

Miniature ornant le
« Privilegium ecclesiae »
à l'église d'Opatow.

Le supérieur et le Père Cyprien crurent qu'une pierre tombait de leur poitrine. De bonheur ils baisèrent les mains du maître.

— Oh! avec l'aide de Dieu, Cyprien vous soignera et il vous donnera des forces, dit le supérieur. Maintenant restez en paix. Moi aussi, j'élèverai pour vous mes prières vers Dieu.

Maître Mathieu sourit d'un air étrange. Il se soumit avec patience aux soins du Père Cyprien; mais il resta silencieux.

— Allons, votre poulx bat régulièrement. Vos forces semblent revenir. Et toi, le père Cyprien se retourna vers le souffleur, viens chez moi dans un instant et je te donnerai une boisson pour le Père, que tu lui feras prendre dans une heure.

Sur ces mots il les quitta tous deux.

Le jour de l'arrivée de l'évêque survint.

Toute la ville avait pris l'aspect d'une riche boutique où se trouvait tout ce qui pouvait enchanter les yeux. Ce que l'on avait de plus précieux, on s'en était revêtu, on l'avait installé sur les fenêtres et les balcons, l'on en avait paré les murs et les portes des maisons. Les rues étroites de la petite ville ressemblaient à des ruisseaux flamboyants de tissus au mille couleurs. Une foule colorée et pittoresque se pressait à travers les rues inondées d'un soleil doré et à travers les places. Cette foule était continuellement en mouvement. Par endroits seulement, quelques groupes s'arrêtaient, pour regarder les danseurs de corde et les troubadours qui chantaient des ballades héroïques. De temps en temps, de magnifiques cortèges de chevaliers traversaient la foule. A leur vue, les petites joues devenaient roses et les petits cœurs se mettaient à battre.

La toute-puissante joie de vivre roulait à travers la ville et semblait surgir des fossés fortifiés qui l'entouraient.

Au sommet des tours, des gardes surveillaient attentivement l'horizon; ils cherchaient à apercevoir le cortège de l'évêque. Des courriers arrivaient, les uns après les autres, aux portes de la ville.

En même temps, la sonnerie des trompettes et des cors annonçaient à tous que l'hôte attendu approchait. Toutes les cloches se balançaient dans l'air et elles joignaient leur merveilleuse musique à la mélodie joyeuse de la ville.

Hosannah! Hosannah!

Les processions sortirent, avec leurs étendards; un long cortège de moines en habits blancs comme la neige les suivait. Chacun d'eux portait un gros cierge de cire dont il s'efforçait de préserver la flamme contre le vent. Des jeunes filles habillées de blanc avec des couronnes sur la tête venaient ensuite. Puis une longue file de jeunes garçons qui jetaient des fleurs depuis le temple jusqu'aux portes de la ville et inversement. La splendide chevalerie suivait et chacun des chevaliers portait sur ses armes un soleil en flammes. Derrière les chevaliers s'avançaient dignement les notables de la ville.

Les velours, les damas et les tapis italiens, qui semblaient ruisseler d'eau au soleil, les brocards, les diamants et les colliers, composaient un tableau si merveilleux et si incroyable que l'œil se perdait

dans ces magnificences et ne pouvait tout embrasser.

Une rivière de couleurs s'avancait à la rencontre de l'évêque.

Cependant, dans la petite chambre de maître Mathieu, le souffleur s'agitait diligemment afin de chasser la Mort qui venait frôler le front du maître.

— Mieszko, il me semble que je ne pourrai pas accomplir la volonté du supérieur. Que va-t-il arriver, demanda doucement Maître Mathieu.

— Maître, ne vous inquiétez pas. Avez l'aide de Dieu, cela pourra peut-être s'arranger...

Maître Mathieu regarda son petit souffleur avec affection.

— Comment, tu pourrais...

— Oui, père! Je vous remplacerai et personne n'en saura rien. Maintenant, restez en paix, car il est déjà l'heure d'aller à l'église. Je dois trouver quelqu'un pour me remplacer au soufflet. On entend déjà une grande rumeur. Ils approchent sûrement du temple. Bénissez-moi, père.

Et il s'agenouilla près du lit du malade. Puis il sortit en courant de la chambrette. Un instant, il s'arrêta sur le seuil, car la vue qu'il avait devant les yeux le séduisit au point de le rendre immobile; il regarda, de ses yeux largement ouverts, le cortège qui s'avancait. En avant, l'évêque chevauchait un cheval blanc et sur les côtés des pages beaux comme des anges l'accompagnaient. Derrière lui, dans le lointain, une longue file de gens se déroulait, comme un serpent souple et onduleux.

Il se remit cependant et courut au temple. Là, sur le parvis, il attrapa un solide garçon en train de muser et il l'entraîna dans le chœur. Il lui montra comment il fallait faire manœuvrer le soufflet et se rendit au clavier.

Il était temps. Le cortège arrivait aux portes du temple. Un instant, et il pénétrait dans la nef avec l'évêque et la remplissait à craquer.

Mieszko, assis sur le tabouret de Maître Mathieu, eut le sentiment qu'il avait posé sur ses épaules un fardeau trop lourd pour ses forces. Et il se serait peut-être enfui s'il n'avait pensé à son maître aimé. Il réunit tout son courage et ses doigts commencèrent à caresser le clavier.

Lui-même ne sut pas quand retentit la triomphale musique au-dessus de la foule réunie dans le temple. Cet hymne devait être extraordinaire car tout le temple se tut au bout d'un instant et tous les assistants, comme frappés par une baguette magique, écoutaient immobiles les sons qui emplissaient la nef de l'église.

Mieszko, le petit souffleur, joua longtemps, aussi longtemps que la mélodie régna sur lui.

Quand il cessa, la foule poussa un soupir, comme si elle sortait d'un enchantement, et un murmure parcourut l'église. A l'autel principal, on apercevait les visages radieux des Pères du couvent et du supérieur qui regardait de temps en temps l'évêque, comme pour lui faire remarquer que Maître Mathieu était le maître des maîtres tel que le monde n'en avait jamais entendu.

Un grand contentement se peignait également sur le visage de l'évêque.

La messe commença. Les orgues complétaient



STANISLAS DE CRACOVIE
MINIATURE D'UN LIVRE DE PRIÈRE DU ROI SIGISMOND I^{er}
(British Museum-Londres).

sa magnificence. Mieszko, le souffleur, chanta longuement un hymne étouffé à la gloire du Créateur, et cet hymne atteignit son point culminant au Sanctus. La musique régnait sur tous, si bien que chacun en oubliait de prier, et priaît seulement par la mélodie des orgues. Ils restèrent sous ce charme jusqu'à la fin de la mélodie. Parfois, comme sur un commandement, ils tournaient la tête du côté du chœur; mais ils n'y pouvaient rien apercevoir.

La cérémonie se termina.
L'église se vida.

La ville s'abandonna à la joie et aux réjouissances.

La communauté reçut l'évêque et les hauts dignitaires par un magnifique banquet.

Mieszko, le souffleur, remercia son aide qui l'avait courageusement aidé, quitta le chœur et courut immédiatement à la petite chambre de Maître Mathieu. Il se jeta contre son lit et cacha sa tête contre la poitrine du maître.

— J'ai entendu, dit doucement Maître Mathieu. Tous les anges et les chérubins te sont venus en aide certainement. On aurait cru entendre jouer le ciel.

Mieszko, le souffleur, ne répondit rien. Le maître caressait doucement de la main la tête de son petit aide.

— Mieszko, mes heures sont comptées. Pendant que les autres sont à leur banquet, prépare mon dernier banquet et quand, après avoir reçu les derniers sacrements, je me mettrai en route pour

l'éternité, tu..., le maître ne put terminer car le souffle lui manqua.

— Mais mon Père, vous avez encore le temps de vous préparer à l'éternité. Qui sera mon père et mon ami ?

— Je meurs tranquillement, dit le maître au bout d'un moment, car tu es le successeur que je n'aurais pas osé rêver. Dieu est miséricordieux. Dieu sera ton père, et ton ami sera l'art. Que te faut-il de plus, mon garçon ? Va maintenant demander à l'un de nos Pères de venir ici pour une dernière conversation. Seulement, en sortant, ouvre toutes les fenêtres pour que je ne perde aucun son, ni aucune image de ce monde...

Le souffleur partit remplir le dernier souhait de son maître.

C'était déjà vers le soir... Dans l'immense réfectoire du couvent, à la lumière des cierges et des torches, on profitait joyeusement et bruyamment des dons de Dieu. A un moment donné l'évêque examina son entourage et il dit :

— Où est maître Mathieu ? Aujourd'hui il s'est surpassé. De ma vie je n'ai jamais entendu si belle musique. Monsieur le Supérieur, faites venir ici maître Mathieu.

Tout le monde s'agita autour de la table. Dans le bruit et le mouvement, personne n'avait remarqué l'absence de maître Mathieu. Aussi les Pères commencèrent à regarder avidement de tous côtés. Au bout d'un moment l'un des frères sortit avec le supérieur et il lui murmura quelque chose à l'oreille. Le supérieur changea de couleur. L'évêque regardait avec étonnement la réunion devenue subitement muette et au moment où il allait poser une nouvelle question, on entendit la musique des orgues.

— Ah, quelle surprise m'avez-vous préparée, mes Pères ? Puisque vous voulez me faire un tel honneur, il est juste que moi, votre pasteur, je remercie personnellement maître Mathieu pour sa musique inspirée.

Sur ces mots, il se leva et se dirigea du côté du temple et tous les convives, émus du désir de l'évêque, le suivirent. Plus ils approchaient de l'église, plus les sons leur arrivaient distincts et le charme de la musique les prenait en sa possession puissante.

Les orgues parlaient si directement aux âmes que les visages palissaient d'émotion.

Des notes en cascades passaient comme un éclair, puis une douce mélodie enveloppait la terre et se joignait au murmure des arbres et aux rumeurs du monde. La musique montait vers le ciel comme la fumée de l'encens. Une puissance d'amour et de souffrance, l'adoration du Créateur et la joie de vivre, résonnaient en elle.

Avec cette musique, l'âme du maître s'envola jusqu'au seuil divin, elle partit douce et joyeuse.

Au moment où maître Mathieu rendait le dernier soupir, l'évêque avec son cortège entra dans le temple. Tous s'avancèrent silencieux, derrière l'évêque. La musique devint de plus en plus douce, de plus en plus frêle ; enfin elle se dispersa comme de la fumée, laissant après elle une atmosphère étrange, qui n'était pas de ce monde.

Le premier, l'évêque revint à lui et, se retournant vers le supérieur, il lui dit :

— Cette musique est étrangement pénétrante : Nous devons remercier un tel maître dans son propre domaine.

Et il se dirigea du côté du chœur. Tout le monde le suivit.

Dans le chœur, il commença par chercher maître Mathieu. Hé ! de la lumière, cria-t-il, et il s'avança du côté du clavier ; il y jeta un regard et poussa un léger cri.

— Ah !

Tous s'avancèrent immédiatement, intrigués. Sur la haute chaise où maître Mathieu avait l'habitude de s'asseoir, était assis maintenant, le souffleur, Mieszko le souffleur, l'aide de Maître Mathieu, qu'éclairait la lumière vacillante des torches. Changés, ils se regardèrent entre eux. L'évêque rompit le silence.

— Maintenant je comprends votre mystérieuse attitude, Monsieur le Supérieur, et l'absence de Maître Mathieu. Mais ce n'est rien ! Dieu a béni un plus grand maître et, si vous le permettez, je l'emmènerai avec moi dans la capitale.

— Allons, mon garçon, n'aie pas peur, ne cache pas ton visage sur le clavier.

En disant ces mots, l'évêque s'approcha de Mieszko et il posa sa main, gantée de violet, sur la tête du jeune garçon. La tête, sous le poids de cette main, roula sans force. L'évêque pâlit. Il se retourna vers sa suite et il dit :

— Mais il est mort !

Le Père Cyprien bondit, les autres bondirent, mais chacun dut constater la mort du souffleur Mieszko.

L'évêque se mit alors à genoux et commença à réciter à haute voix la prière pour les morts, et après lui on répétait en chœur les paroles de la prière.

Au bout d'un moment, il se releva et se tourna vers les hommes qui l'entouraient.

— C'était un trop grand maître pour notre terre, c'est pourquoi Dieu l'a rappelé parmi les anges. C'était un saint ce... — ici le père Cyprien lui souffla, — Mieszko le souffleur.

A ce moment on annonça que Maître Mathieu venait aussi de rendre son âme à Dieu depuis quelques instants.

Un silence poignant suivit.

L'évêque rompit le cercle mystérieux.

— Dieu les a appelés dans ses Chœurs célestes. Il les aimait tous deux ! Gloire à Dieu dans le ciel, termina l'évêque, profondément ému, et tous répondirent : Amen.

Cependant Mieszko le souffleur n'était pas mort ; son corps seul était mort. Il vivait. Et plus tard le temple résonna souvent de sa musique divine ; elle menait les âmes pieuses jusqu'aux portes du paradis. Seuls, les cœurs purs et innocents pouvaient l'entendre.

C'est ainsi que se répandit la légende des orgues et de Mieszko, le souffleur d'orgues.

Cette légende s'est transmise de génération en génération ; elle a été la source d'émotions divines pour la grande masse de ceux qui mènent une vie pieuse.

L'entendez-vous dans votre cœur ?



L'ACTION DES AMIS DE LA POLOGNE



LES ELÈVES DE L'ECOLE DES MINES AU TOMBEAU DU SOLDAT INCONNU A VARSOVIE.

Les voyages en Pologne.

Celui de l'Ecole des Mines.

Le règlement de l'Ecole des Mines nous oblige chaque année à un voyage d'études, mais nous laisse libres de fixer l'itinéraire.

Comme je désirais depuis longtemps aller en Pologne, je la pris tout naturellement comme but. Je m'en félicite maintenant car j'y ai trouvé double intérêt; comme membre des amis de la Pologne, et comme mineur, titre auquel j'ai pu me mettre plus complètement au courant de certaines questions.

Je ne veux pas essayer ici de consigner toutes mes impressions, mais seulement noter les plus marquantes.

D'abord l'amabilité extrême des Polonais, que nous avons éprouvée depuis le départ du Havre jusqu'aux derniers moments de notre séjour. Ce furent les relations nouées à bord qui se mirent bénévolement à contribution à Gdynia pour faciliter les formalités du débarquement. Puis à Varsovie l'attention sympathique des gens de la rue, en apprenant que nous étions Français nous toucha beaucoup, nous n'a-

vions plus l'impression d'être à l'étranger! nous étions en Pologne. Enfin le dévouement inlassable des étudiants, leur franche cordialité vinrent affirmer cette impression. Ils nous pilotèrent avec sollicitude durant notre séjour à Varsovie comme à Cracovie, joignant aux explications des guides, leurs commentaires personnels. C'est ainsi que nous apprimes combien leur passé leur tenait au cœur. En parcourant leur vieux châteaux, les magnifiques collections de leurs musées, en voyant avec quels soins était restauré tout ce que l'envahisseur avait voulu faire disparaître, nous comprîmes combien il avait été injuste et vain de vouloir rayer un peuple, si farouchement attaché à son histoire, de la liste des grandes nations européennes.

Fier de son passé, le peuple polonais veut encore se montrer digne de lui-même dans l'avenir. Les manifestations de son activité présente en font foi. Près du Zamek, de la rue St-Jean et du vieux marché, tout autour de la ville vieille s'élèvent de nouveaux bâtiments, vastes parallélépipèdes blancs ou rouges, très style « Europe centrale » dirons-nous, qui surprennent notre sensibilité de latin parce qu'ils sont impersonnels, mais où tout est prévu. Nous avons visité la maison des Etudiants « Dom Akademicki » dans le quar-

tier Filtrova à Varsovie, 3000 chambres ! 10 étages ! quelle différence avec le caractère intime des pavillons français à la cité universitaire, mais où 600 étudiants seulement trouvent abri. Cette magnifique bâtisse avec salle de lecture, d'éducation physique, piscine, est l'œuvre des étudiants eux-mêmes, entièrement indépendants du gouvernement polonais. Leurs ressources ? quelques fondations des journées nationales avec vente d'insigne, leurs propres cotisations mais surtout leur travail personnel : journées d'architecture, de maçons et de peintres. Cette façon si crâne de construire « leur maison » m'a beaucoup plu et j'y vois un symbole.

J'ai souvent entendu accuser les Polonais d'être un peuple de rêveurs. L'attachement qu'ils ont pour leur histoire serait du sentimentalisme déplacé, un reste du mysticisme slave bien connu qui les rendrait pour toujours incapables de toute réalisation pratique. Or il me semble que lorsqu'on poursuit pendant 10 ans, dans un milieu aussi mobile que celui des étudiants, une entreprise d'une telle envergure on fait preuve d'un bel esprit réalisateur. D'ailleurs on peut citer d'autres exemples de cet esprit.

Il y a Gdynia. Créé de toutes pièces en 8 ans et qui enracine chaque jour davantage ses caissons de béton dans les sables de la Baltique. Il y a les usines remises en état de marche malgré l'absence totale de personnel spécialiste et de plans de fabrication après le plébiscule comme la Pans-tkowa Fabryka Związków Azotowych à Chorzów.

Où ! le peuple polonais veut vivre, mais il est capable de faire face aux devoirs auxquels une telle prétention l'oblige.

Les entreprises minières et les usines métallurgiques nous ont beaucoup surpris. Elles sont organisées tout autrement

que les entreprises françaises, car on ne se place pas au même point de vue dans les deux pays.

Alors qu'en France la main-d'œuvre étant chère on cherche à l'économiser, en Pologne elle est à bon compte, on en abusera presque. D'où deux façons d'organiser un chantier.

Là produire beaucoup avec peu de travail humain.

Ici employer beaucoup de main-d'œuvre, quitte à moins la payer, puisqu'il vaut mieux avoir des travailleurs mal occupés, que des malheureux dans la rue. Le chômage est en effet terrible en Pologne comme dans le reste de l'Europe d'ailleurs, dans les usines et dans les mines. Ces dernières souffrent également beaucoup de leur éloignement de la mer. La nouvelle ligne Silésie-Baltique y paraît peut-être partiellement. Le gisement lui-même paraît idéal à un mineur français, ni grisou, ni poussière, puissance et pendage réguliers, et du sable pour le remblayage hydraulique ; en un mot tout ce qui manque aux gisements français. La difficulté de l'exploitant polonais n'est pas d'extraire le charbon, c'est de le livrer au client.

Souhaitons pour l'avenir de la Pologne que la crise dont elle souffre s'achève, qu'elle s'oriente carrément vers la production de produits de transformation très poussée pour utiliser au mieux sa main-d'œuvre.

Voilà le gros de mes impressions. Il me reste à remercier ici Mademoiselle Strowska de l'aide précieuse qu'ont été pour moi les notions de polonais que sa patience a su m'inculquer. Elles m'ont permis de ne pas voir la Pologne avec l'œil incolore du touriste type Cook and Co. mais de vraiment prendre contact avec le Polonais chez lui. C'est donc à elle que je dois la pointe d'émotion qui maintenant colore mes souvenirs.

Marcel BETINAS.

« Papa Stefane » à Paris.

M. Tymieniecki, si cordialement appelé « Papa Stefane » par ses amis du monde entier, s'est résolu à faire un long voyage pour prendre, enfin, un contact direct avec ses auditeurs de Paris, Lyon, Genève et Buxelles.

A Paris, les « Amis de la Pologne » ont tenu à le recevoir... Ils étaient nombreux, ainsi que les Katowicards, à la gare de l'Est, le jeudi 1^{er} octobre, à 16 heures 40, en dépit de la rentrée qui retenait, loin de la gare, beaucoup de ceux qui auraient voulu venir.

Mme Rosa Bailly fut la première à découvrir le cher hôte dans la foule des arrivants. Mlle Strowska lui offrit, de la part des « Amis de la Pologne », une superbe gerbe de fleurs.

Tout de suite entouré par les journalistes, les photographes, les « Amis » parmi lesquels on remarquait un grand mutilé de la guerre ; un héros portant la Médaille Militaire (Mme Juliette Perdon) ; « Toto » et sa famille ; l'Ambassadeur (M. Guilbert) et sa charmante femme ; et jusqu'à des Amis venus de Corse (M. et Mme Cassandri). « Papa Stefane », étreint par l'émotion, pouvait à peine



L'ARRIVÉE DE « PAPA STEFANE » A LA GARE DE L'EST.

parler et il ne mit pas moins de trois quarts d'heure à gagner l'automobile de M. de Tanis, au milieu des effusions de ceux qui le connaissaient depuis si longtemps et qui le voyaient pour la première fois.

Les « Amis de la Pologne » donnèrent, en l'honneur de « Papa Stefane » un dîner à la Maison des Polytechniciens le 12 octobre. La présidence en était assumée par M. Fortunat Strowski, membre de l'Institut.

L'ambassade de Pologne était représentée par M. Potworowski.

Parmi les nombreux convives, citons :

Mme Rosa Bailly; Mme Barot, d'Angers; Mlle Madeleine Strowska; M. et Mme Guilbert; M. Mme et Mlle Sellier; M. Armbruster; le Dr Vincent du Laurier; M. et Mme Pelletier, venus tout exprès de Lyon; M. Savarit, directeur de T. S. F. Revue; M. Otavi, représentant des P. T. T.; M. Soulier-Valbert, directeur de l'Antenne; Mlle Hiver, de l'Agence « Radio »; M. Guerschel; M. Kukucz, représentant le « Courrier de Cracovie »; M. Chevalier; M. Hennebicq, etc...

Des discours et des toasts furent prononcés, de la façon la moins protocolaire, par tous les amis de « Papa Stefane », avides de lui dire combien ils étaient heureux de le voir parmi eux.

M. Strowski eut un mot profond et charmant à son disposition à Mme Bailly qui disait : « Il a réduit la terre aux dimensions de son cœur ». M. Strowski répondit :

« Il a élargi son cœur aux dimensions de la terre. »

Dans une improvisation spirituelle, M. Potworowski salua l'ambassadeur non officiel que se trouve être M. Tymieniecki et lui envia ce poste où la cordialité peut tenir entièrement la place de la diplomatie.

Après l'ambassadeur du quai de Tokio, « l'ambassade » des Katowicards prit la parole.

M. Guilbert s'exprima avec émotion. La voix infiniment radiogénique de M. Soulier-Valbert chanta la gloire de la T. S. F. M. Guerschel apporta, dans son toast, la plus sympathique trace d'accent alsacien...

Le grand succès fut pour « Toto » (M. Sellier) dont nous déplorons de ne pouvoir, faute de place, reproduire le discours, qui fut la meilleure expression de l'esprit katowicard.

T. S. F.

Les « Amis de la Pologne » mirent « Papa Stefane » en relation d'abord avec les grands postes français et lui préparèrent des causeries à la Tour Eiffel, aux P. T. T. et à Radio-Paris.

Ils ne pouvaient manquer, non plus, de le mettre en rapport avec la grande presse. Il fut reçu et fêté à « L'Intransigeant ». Les articles lui furent consacrés par « Comœdia », « Excelsior », l'Agence Radio, etc...

« Papa Stefane », ayant connu tous les cœurs de Paris, s'en fut à Lyon! Notre ami Fleury Pelletier nous dira ce que fut l'accueil lyonnais.

À la Tour Eiffel, le 7 octobre, grâce aux A. P., les fervents de « Jaboune » de « Benjamin » sur son mille détails intéressants ou charmants sur leurs camarades polonais : leurs noms, leurs jeux, leurs études...

En l'honneur de Chopin.

Une manifestation, à laquelle ont tenu à s'associer les « Amis de la Pologne » a eu lieu, le 19 octobre, au cimetière du Père Lachaise, sur la tombe de Chopin. Une magnifique couronne fut déposée sur le monument par Mlle Strowska, de la part des Amis de Pologne.

À Colmar.

La Secrétaire générale des « Amis de la Pologne » ayant été rendre visite aux Comités d'Alsace, une charmante réception a été organisée en son honneur le 19 octobre, à l'hôtel Bristol, par M. Bonfis Lapouzade, Procureur général. Président des Amis de la Pologne de Colmar, et admirable propagateur, dans l'Est de la France, de l'amitié franco-polonaise. Il était assisté par l'état-major des excellents collaborateurs dont il a su s'entourer : MM. Dietrich, secrétaire du Comité; Fehner, etc...

À Strasbourg.

Un déjeuner intime, et tout à fait cordial, a réuni, le 20 octobre, chez M. Haug, secrétaire général de la Chambre de Commerce de Strasbourg, et Président des Amis de la Pologne strasbourgeois, Mme Rosa Bailly, M. Gillot, Mme Haug, M. Haug fils, conservateur du musée.

Une action d'ensemble fut décidée pour l'érection du monument aux volontaires polonais.

Nécrologie.

Nous avons le regret d'annoncer la mort, survenue à Montluçon après une douloureuse maladie, de M. Paul Constant, député de l'Allier et Maire honoraire de Montluçon, un de nos adhérents de la première heure.

Un cortège très nombreux l'a accompagné à sa dernière demeure. Suivant la volonté du défunt, aucun discours n'a été prononcé sur sa tombe.

C'est un homme de bien et un honnête homme qui disparaît.

L'association des Amis de la Pologne qu'il aimait, se fait un devoir d'adresser à ses enfants ses très sympathiques condoléances.

La presse amie.

« La France de Bordeaux » du 27 août, a reproduit notre article : « Une page de la vie de Paderewski ».

« Le Cri Européen » a reproduit notre article « Dantzig, ville d'Hitler » par Philippe Poirson.

« La Revue Franco-Hongroise » de Budapest a donné La Mazurka de Dombrowski et Cracovie, tous deux extraits de « Notre Pologne ».

Très intéressant de notre ami Robert Garnier dans l'« Action Démocratique du Cher » sur la réforme agraire en Pologne.

Divers.

M. Fleury Pelletier a donné à Lyon la Doua une audition de l'Hymne National Polonais.

Les « Amis de la Pologne » ont procuré au dévoué directeur de l'Orphelinat National des Chemins de fer, M. Chabrot, journaux et timbres polonais pour ses pupilles.

Avis.

Le succès de notre revue dépasse nos espérances. Il vient, maintenant, de nous causer un mécompte : le tirage du numéro d'octobre a été inférieur au nombre d'abonnements qui nous sont parvenus.

Les expéditions en masse ont dû être sacrifiées. Nous nous excusons bien fort auprès de nos abonnés de Colmar, Soissons, Arles, etc... qui ne recevront pas le numéro d'octobre.

Si, dans nos abonnés, il s'en trouvait qui, l'ayant reçue, ne tiennent pas à la conserver pour leurs collections, ils nous rendraient le plus grand service en faisant parvenir aux Bureaux des Amis de la Pologne (16, rue de l'Abbé de l'Épée) Paris 5^e, leur numéro. Il leur serait adressé en échange, à titre gracieux, deux séries de vignettes polonaises. Nous les remercions, d'avance, chaleureusement.

Combien nous serions reconnaissants à nos abonnés de nous éviter tout un travail et toutes sortes de frais en nous envoyant d'eux-mêmes le renouvellement de leur abonnement pour 1932. Il est, d'ailleurs, bien entendu que, si leur abonnement part de mai, ou juillet, ou octobre, le réabonnement part lui-même, également, de ce mois même s'il est envoyé longtemps d'avance.

Nos cours de Polonais.

Les cours de langue polonaise, faits l'année dernière aux élèves de l'École des Surintendantes, ont attiré, cette année, un plus nombreux auditoire encore. À la demande de la Commission Nationale d'Aide aux Migrants, les différentes écoles sociales de Paris se sont réunies pour organiser un cours régulier de langue polonaise; les études dureront deux ans. Ce cours, donné sous le patronage des Amis de la Pologne, est professé par Mlle Strowska. Il a lieu le mardi

et le vendredi, de 8 à 9 heures du matin, aux Amis de la Pologne, 16, rue de l'Abbé de l'Épée.

ERRATA. — La personne qui corrige les épreuves de la Revue a dû être distraite, le mois dernier...

Dans « Mes premiers combats », il faut lire gaité, et non « gaitée », effets et non effets. Dans « Plaines de Podolie », c'est bien entendu de sarrazines et d'échauguettes qu'il s'agit, et non de « chauguettes » et de « sarrasines ». Il faut lire dans le récit du voyage en Pologne : M. de Dembowski, président des A. F. à Léopol (et non Dombowski, présidente des A. F. à Léopold !).

Ainsi de suite.

Soyez indulgent, cher lecteur !

LE PLUS ANCIEN ET LE PLUS RÉPANDU DES
JOURNAUX POLONAIS EN FRANCE.

WIARUS POLSKI

35, rue de château, 35

LILLE (Nord)

40 ans d'existence.

Pages spéciales agricoles, féminines, sportives, illustrations, actualités, boy-scoutisme, intellectuelles, suppléments belletristiques.

Amis de la Pologne ! Recommandez-le, abonnez-y vos ouvriers et employés polonais. — Prix 7 frs par mois.

COMMERCANTS !

CONFIEZ-LUI votre PUBLICITE

C'est le meilleur moyen de répandre vos articles parmi les polonais.

Le « **WIARUS POLSKI** » s'est voué à la popularisation du rapprochement Franco-Polonais.

NOS VIGNETTES

Cent vingt vignettes d'un goût original et exquis, vous permettront, cher lecteur, de faire apprécier à vos correspondants les sites et les monuments polonais, et de leur faire connaître les grands hommes de la Pologne.

Elles représentent, en couleur pourpre ou sépia, le Maréchal Poniatowski, le Maréchal Pilsudski, Sieroszewski, Reymont, Paderewski, Marie Leszczyńska, Notre-Dame de Wilno, le Wawel de Cracovie, les vieux hôtels de ville de Poznan et de Sandomir, les Carpathes, les bisons de la fameuse forêt de Białowieża...

M. Janusz Tlomakowski les a composés avec la maîtrise, l'inépuisable fantaisie et la hardiesse qui sont les caractéristiques de son art si personnel.

Elles existent en six séries de vingt sujets chacune.

Prix de la série, franco : 1 franc 25.

Les 6 séries, franco : 5 fr. 50.

UN INSIGNE

Exécuté d'après les dessins de l'École Boule, l'insigne des Amis de la Pologne, en émail blanc et rouge, avec des initiales dorées, est un modèle de sobre élégance dans le goût moderne. Prix de l'insigne : 3 francs.

DES PROJECTIONS.

Les très riches collections de projections fixes des Amis de la Pologne peuvent illustrer des conférences sur l'histoire polonaise (spécialement sur le 19^e siècle et les légions), sur les grands hommes (en particulier Kosciuszko et Pilsudski), sur les villes (Varsovie, Cracovie, Wilno, Dantzig et Gdynia), sur la campagne, les montagnes, les types populaires et les costumes nationaux, sur l'architecture, les artistes (en particulier Wyspianski, Grottger, Matejko), l'art populaire, l'industrie, etc.

Elles sont à la disposition de Mesdames et Messieurs les conférenciers.

Nos **FILMS DOCUMENTAIRES** sur Varsovie, Wilno, Kazimierz, Torun, Boryslaw, les Carpathes, les industries paysannes, les danses polonaises, etc., d'une longueur variant de 200 à 400 mètres, pourront être prêtés aux organisateurs de fêtes franco-polonaises.

DES COURS DE LANGUE POLONAISE

Apprenez le polonais ! Il n'est pas plus difficile que l'allemand ou le russe. Il vous ouvre le monde slave, avec sa haute spiritualité, son âme à la fois si proche et si différente de la nôtre ; il vous donne l'accès à cette Pologne que l'on aime d'autant plus qu'on la connaît mieux ; il vous livre sa magnifique littérature, encore si mal connue chez nous ; il vous permet de prendre contact avec les ouvriers polonais qui sont chez nous, de leur rendre service, d'en faire vos amis.

Le cours des Amis de la Pologne, à la Sorbonne, — Mademoiselle STROWSKA, professeur — peut nous être demandé. Le cours complet dactylographié est en voyé contre la modeste somme de 25 francs (destinée à couvrir les frais de polycopie).

Ces cours auront lieu les vendredis à 8 heures du soir, salle de Chimie, à partir de novembre. (Entrée : 1, rue Victor-Cousin). Ils sont gratuits.

DES PUBLICATIONS.

Votre bibliothèque est pauvre en ouvrages sur la Pologne. Bien que pendant la guerre aient paru en français nombre d'articles, de tracts, de brochures sur la nécessité de rétablir une Pologne indépendante, — bien que maintenant paraissent des ouvrages sur la Pologne pittoresque et des traductions littéraires, — nous manquons d'études sérieusement établies sur la plupart des aspects de la Pologne et des questions polonaises.

Si vous désirez lire nos études, et les faire lire autour de vous, elles vous seront offertes contre une somme de 0 fr. 50 par brochure pour frais d'envoi.

Nous pouvons maintenant vous envoyer :

ROSA BAILLY : *Petite Histoire de Pologne.*

ROSA BAILLY : *Histoire de l'Amitié franco-polonaise.*

E. NOUVEL : *Kosciuszko.*

ROSA BAILLY : *Bydgoszcz.*

ROSA BAILLY : *Guide de Pologne.*

MARIE KONOPNICKA : *Terre à Terre et Mariette.*

BOY : *Mes Confessions.*

FREDRO : *Trois médecins pour un malade* (comédie en 1 acte).

SIEROSZEWSKI : *A la lisière des forêts.*

MICKIEWICZ : *Les Aïeux.*

J. S. DEBUS : *De Lille à Varsovie.*

PIERRE GARNIER : *Copernic.*

PIERRE SOUTY : *La Pologne et la Mer.*

Catalogue des principaux ouvrages parus en français sur la Pologne jusqu'en 1929.

ÉTRENNES !

Du 3 au 31 décembre
à la Librairie franco-polonaise
123, boulevard St-Germain, Paris

Exposition d'Objets d'Art Populaire Polonais

(Tissus de Lowiez, de Wilno, de Kurpie, objets de Huculie, Zakopane, etc.)
organisée par les « Amis de la Pologne ».

Prix très réduits.

CHEMIN DE FER DU NORD.

Le réseau de la vitesse, du luxe et du confort.

Paris-Nord à Londres. Via Calais-Douvres. Via Boulogne-Folkestone. Traversée maritime la plus courte. Quatre services rapides dans chaque sens. Via Dunkerque-Tilbury. Service de nuit. Voitures directes à Tilbury pour le centre et le nord de l'Angleterre.

Services rapides entre la France, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, les Pays Scandinaves et les Pays Baltes.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT.

La nuit vous serez mieux en couchettes!

N'oubliez pas, si vous voyagez de nuit sur le Réseau de l'Etat, que de nombreux trains comportent des voitures couchettes de toutes classes.

Voilà bien le confort à portée de tous puisque, pour les plus longs parcours, vous n'avez à acquitter qu'un supplément de :

En hiver : 33 fr. 80 en 1^{re} classe; 27 fr. 05 en 2^e classe; 22 fr. 55 en 3^e classe.

En été : 42 fr. 80 en 1^{re} classe; 36 fr. 05 en 2^e classe; 31 fr. 55 en 3^e classe.

En outre, si vous revenez d'Angleterre par le service de nuit Newhaven-Dieppe, vous avez la faculté de rester dans votre couchette jusqu'à 7 h. 30 bien que votre train entre en gare de Paris-Saint-Lazare à 5 h. 23.

Tous renseignements désirables vous seront donnés dans les gares du Réseau de l'Etat.

CHEMINS DE FER DE L'EST

(et toutes compagnies)

Transport des colis express.

Pour répondre à l'intérêt qu'attache le public à l'acheminement rapide de certains envois urgents, les Grands Réseaux ont mis en vigueur, le 4 octobre, un nouveau tarif G. V. N° 10/110, *Colis Express* permettant l'expédition des colis dans des conditions de vitesse analogues à celles qui seraient obtenues si ces colis suivaient au titre de bagages un voyageur effectuant le même trajet.

Ce mode de transport offrira en raison de sa commodité et de sa rapidité des avantages qui ne doivent pas manquer d'être appréciés du Public et particulièrement des commerçants et industriels.

Les colis express pourront être expédiés d'une gare quelconque des Réseaux d'Alsace et de Lorraine, de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d'Orléans et de P. L. M. ouverte au Service des bagages à une gare quelconque des mêmes réseaux ouverte à ce service.

Ils seront, en principe, acceptés à l'expédition et livrés au public aux mêmes emplacements que les bagages : toutefois, dans certaines gares, des guichets et emplacements spéciaux pourront être réservés aux « Colis express ». Dans tous les cas les endroits où s'effectueront les opérations relatives aux colis express seront désignés au public au moyen d'écriteaux.

Les colis express devront être remis à l'expédition 30 minutes au moins avant l'heure de départ du train qui devra les emporter.

Sauf instructions contraires de l'expéditeur, les colis expédiés à destination d'une localité desservie par un service de factage seront livrés à domicile dans les 10 heures qui suivront l'heure réglementaire d'arrivée du train qui aura amené les colis à destination (période de 20 heures à 6 heures non comprise).

Dans certaines localités importantes (préfectures, villes d'eaux, centres industriels, etc...), l'expéditeur pourra demander la livraison par exprès. Cette livraison sera effectuée dans un délai de 2 heures, après l'arrivée des colis en gare, (période de nuit de 20 heures à 6 heures non comprise).

Qu'avez-vous fait ?...

pour la cause polonaise ? Comment avez-vous aidé nos efforts ?

Avez-vous contribué à fonder un Comité régional d'Amis de la Pologne.

Avez-vous trouvé de nouveaux abonnés à la Revue ? Avez-vous fait connaître « Notre Pologne » aux écoliers ?

Avez-vous répandu nos publications ?

Avez-vous évité à nos bureaux dépense et travail en réglant votre abonnement dès le début de l'année, sans attendre un avis ?

Y avez-vous joint un don pour nos œuvres ?

Avez-vous souscrit pour le monument aux Volontaires polonais ?

ABONNEZ VOS ENFANTS A

NOTRE POLOGNE

Trait d'union entre la jeunesse française et la jeunesse polonaise.

Jolie publication mensuelle illustrée

3 francs par an (Pologne : 2 zlotys)

On s'abonne sans frais aux Amis de la Pologne, 16, rue Abbé de l'Epee, Paris (5^e)

Compte de chèques postaux : 880-96, Paris
Numéro spécimen sur demande.

Un portrait du Maréchal Pilsudski est en vente au bureau des Amis de la Pologne. Il a été exécuté par le brillant artiste Arthur Syk. Prix : 10 francs.

Avis. — Prière de joindre 0 fr. 50 à toute demande de changement d'adresse (frais d'établissement d'un nouveau cliché).



Société Anonyme

LIBRAIRIE ETRANGERE

« GEBETHNER ET WOLF »

123, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI.

Ouvrages périodiques en toutes langues.

Les commandes, pour tous les pays, sont exécutées, par retour du courrier.

Sur demande envoi, chaque mois, — gratuitement — de la liste complète de toutes les nouveautés de la librairie anglaises, françaises, polonaises, etc., classées par matières.

Compte P. K. O.

Varsovie

Nr. 190-840

Postaux-Chèques

Paris

Nr. 776-84

Téléphone : Littré 11-69

Adresse Télégr. GEBOLFF-PARIS

LES AMIS DE LA POLOGNE

Président : M. Louis MARIN, ancien ministre.
Vice-Président : M. Robert SÉROT, député,
 ancien sous-secrétaire d'Etat.
Secrétaire générale : Mme Rosa BAILLY.

Trésorier général : D^r VINCENT DU LAURIER.
Délégue générale à Varsovie : Mme SEKOWSKA.
Secrétaire-adjoint : Mlle STROWSKA.

Comités et Groupes régionaux (suite).

DIGNE. — *Président* :
 EPERNAY. — *Délégué* : M. Paul EVÊQUE.
 LAVAL. — *Présidente* : Mme GRIMOD, présidente des Femmes de France ; *secrétaire* : Mlle GLINCHE.
 LA ROCHELLE. — *Directeur* : D^r DROUINEAU.
 LE CREUSOT. — M. MYARD, Directeur des Ecoles techniques.
 LE MANS. — *Président* : M. FUSTER, inspecteur d'académie.
 LUNEL. — *Secrétaire* : M. Louis ABBIG ; *trésorier* : M. DUCAILLAR.
 LYON. — *Président* : M. GHEUSI, Recteur ; *vice-présidents* : MM. DUVIVIER, Directeur du Tout-Lyon, KOSZUL, ingénieur, PATOUILLET, professeur à la Faculté des lettres ; *secrétaire générale* : Mme BARRETT-SPALIKOWSKA ; *adjoint* : M. AUGENOST ; *trésoriers* : M. FROMENT, libraire-éditeur, Mme NAUDE.
 MACON. — M. DUHAIN.
 MARSEILLE. — *Président* : Colonel GUILLOT ; *vice-président* : M. LÉOTARD ; *secrétaire général* : M. RABILLOU ; *secrétaires* : MM. ANTONOWICZ et BARBAUDY ; *trésorier* : M. MOUILLERON.
 METZ. — *Vice-présidents* : M. PREVEL, ancien Maire ; M. PINON, vice-président du Tribunal civil ; Colonel DEVILLE ; *secrétaire général* : M^r GAUDU, avocat ; *secrétaire-adjoint* : M. FRESMAN, greffier en chef ; *trésorier* : M. RENAULD, banquier.
 MONTCEAU-LES-NIMES.
 MONTLUÇON. — *Président* : M. COQUETON, ancien Chef de division de Préfecture ; *vice-président* : Mme FILIPPI, Directrice d'E. P. S. ; M. TOURAINE, Inspecteur Primaire ; *secrétaire* : M. GABRIEL, Directeur du C. C. ; *trésorier* : M. GAUME, professeur.
 MONTPELLIER. — *Président* : Général MARTIN ; *vice-président* : M. BLANCHARD, Professeur à la Faculté des lettres ; *trésorier* : Commandant BORD.
 MOULINS. — *Président* : M. le Proviseur du Lycée ; *trésorier* : M. CLERC.
 MULHOUSE. — *Président* : M. DE RETZ, directeur général des Mines domaniales de Potasse d'Alsace ; *secrétaire général* : M. Roger DUMON ; *trésorier* : M. d'ANDON.
 NANCY. — *Président* : M. POIRSON.
 NANTES. — *Président* : M. LYNIER, sénateur, président de la Société de Géographie ; *secrétaire* : Mme POIRIER.
 NIMES. — *Président* : M. PAGANELLI, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire* : Mlle GUERRE.
 ORLEANS. — *Président* : M. BERGER, député ; *secrétaire* : Mlle TRÉGLOS.
 POITIERS. — *Président* : M. PINEAU, Recteur ; *vice-président* : M. ONETO, Inspecteur d'Académie ; *secrétaire* : M. Prosper CHANGEUR.
 PONT-A-MOUSSON. — *Président* : M. GRANDPIERRE, Directeur des Hauts-Fourneaux.
 REIMS. — *Président* : M^r MERKLEN ; *secrétaire* : Mlle PERCEROIS.
 RENNES. — *Président* : M. COLLAS, Professeur à la Faculté des lettres ; *secrétaire générale* : Mlle LOBBÉ.
 ROCHFORD. — *Délégué* : M. Pierre MESSNARD, Professeur.
 SAINT-ETIENNE. — *Président* : M. AUPERT, Inspecteur d'Académie ; *vice-présidents* : MM. BORIE, le Comte de NEUFBOURG, PONCHARD, SIMON-REYNAUD ; *secrétaire* : M. BIERNAWSKI ; *trésorier* : M. MERLAT.
 SAINT-JEAN-D'ANGELY. — *Président* : M. Arthur BONNET ; *secrétaire* : M. SALOMON.
 SEDAN. — *Président* : M. MARTIN, pharmacien ; *secrétaire* : Capitaine ARNAUD.
 SELESTADT. — *Président* : M. DORLAN, Conseiller à la Cour.
 SOISSONS. — *Président* : M. MARQUIGNY, Député, Maire ; *secrétaire* : Mme MOUTON, directrice du Collège ; *trésorier* : M. HENRY.
 STRASBOURG. — *Président* : M. HUGO HAUG ; *vice-présidents* : M. Hubert GILLOT, Professeur à la Faculté des lettres ; M. LAMARCHE, Proviseur du Lycée Kléber ; *secrétaire générale* : Mme Hubert GILLOT ; *trésorier* : M. Jean WENGER.
 TOULON. — *Président* : Général CASTAING, Président de l'Académie du Var ; *vice-présidents* : MM. FLEURET, GASQUET, Mme de MORTEMART DE BOISSE ; *secrétaire général* : M. GIRAUD, Professeur honoraire ; *secrétaire* : Mlle Y. GIRAUD ; *trésorier* : M. SLIZEWICZ, Directeur de la Banque de Provence.
 TOULOUSE. — *Président* : Comte BEGOUEN ; *secrétaire général* : M. CUGUILLÈRE.
 TROYES. — *Président* : M. CHEVALIER, professeur ; *vice-présidents* : MM. BOURDONCLE, Proviseur et RICHOMMARD, Inspecteur primaire ; *secrétaires* : MM. HANDRICHE et PANAS ; *trésorier* : M. SCHWEITZER.
 VERDUN. — M. FASCINET, architecte.
 VERSAILLES. — *Président* : Général EON.
 VICHY. — *Délégué* : M. BARDET-BESSE, architecte.
 MEXICO. — *Secrétaire général* : M. Jacques LAUDEREAU.